



00
vergl. Hd 2493 fol.



*Strenua et Ardua Probat
Studia adolescentiam alunt, senectute
tem oblectant, secundas res ornant,
adversis persequium et solatium praebent*

nr 285

65 (a et b.)
##

OEUVRES

D U

PHILOSOPHE

D E

SANS-SOUCI.

SECONDE PARTIE.



UNIVERSITÄT

LEIPZIG

LIBRARY

STAMP



O E U V R E S

D U

PHILOSOPHE

D E

S A N S - S O U C I .

S E C O N D E P A R T I E .



AU DONJON DU CHATEAU.

Avec privilege d'Apollon

M D C C L X.



O E U V R E S

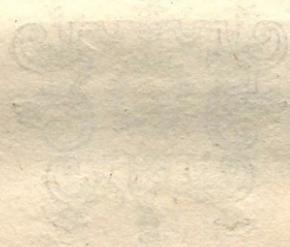
D U

P H I L O S O P H I E

D E

S A N S - S O U C I

S E C O N D E P A R T I E



A T D E L O N O E T C

A M P R O S

M D C C L X





ÉPITRES FAMILIÈRES.



ÉPITRE I.

A MON FRÈRE HENRI.

Où courez-vous ? „ Ah ! je fuis la campagne ;
„ Je ne veux pas tout vif m'enfevelir :
„ Lorsque j'y fuis, d'abord l'ennui me gagne ;
„ Rester tout feul, autant vaut-il mourir.
„ J'aime Berlin : c'est là que dans le monde,
„ Le doux plaisir en cent façons abonde :
„ Jeunes beautés, bals, festins ; en un mot
„ Y trouve tout quiconque n'est pas sot".
Où, vous pouvez vous amuser, mon frere ;
Nos belles font faciles à plier,
Berlin fournit aisance & bonne chere :
Mais ces plaisirs, qu'ont-ils de singulier ?
A 3 „ C'est

„ C'est chez Milon que se donne une fête :
 „ On fera seul ; Milon n'a convié
 „ Que quatre-vingt personnes". C'est honnête.
 On vient, on entre, on est supplicié ;
 En se pressant, on s'étouffe à la porte :
 On perce enfin des deux bras, à main forte.
 Voilà d'abord trente tables de jeu,
 Et qui n'y joue y paraît sans aveu ;
 Tous sont rêveurs, attentifs à leur rôle.
 L'un, en suant, attend un as de cœur :
 Et celui-là qui méditait la vole,
 Sur ses écarts écume de fureur.
 Pourquoi ce bruit ? & qu'est-ce qu'on regarde ?
 A ce seigneur prend-il un vertigo ?
 „ Pis que cela ; certain roi de caro
 „ Entre ses mains est arrivé sans garde".

On voit plus loin, dans un coin isolé,
 Force joueurs ; le hazard tient la table :
 L'or en monceaux s'y présente étalé :
 Son grand pontife, à face vénérable,
 Mêlé en ses mains un jeu bariolé.
 Tout à l'entour une immense cohue
 Sur ce grand-prêtre a dirigé la vûe :
 Le bon public a quelquefois raison.
 Quant au prélat, ce respect l'importune ;
 Il est adroit ; le bon seigneur, dit-on,
 De ses dix doigts gouverne la Fortune :
 Un feu soudain s'empare de ses sens :
 Lefront ridé, le regard plus farouche,

Des

Des mots coupés s'échappent par élans,
 Comme en grondant, rudement de sa bouche:
 Très-attentifs y font ses courtisans,
 Ce peu de mots, ce font autant d'oracles,
 Qui sur le fort opérant des miracles,
 Ont l'art de rendre, en très-peu de momens,
 Humbles ou fiers les petits & les grands.
 Tel pâme d'aïse, & tel autre blasphème:
 L'un vend hélas son bien qu'il a perdu,
 L'autre enivré de son bonheur extrême,
 Court acheter ce que l'autre a vendu.
 Neuf-heure sonne, il faut aller à table,
 Et regagner dans un ample soupé,
 Enjoué, vif, brillant & délectable,
 Le tems perdu, dans l'ennui dissipé,
 Et qu'emporta ce jeu si détestable.

Voyons: voilà plus de trente laquais,
 A pas comptés qui suivent à la file
 D'Apicius un habile profès.
 De tant de plats on nourrirait la ville.
 Le sieur Hamoch plus fier que Paul-Émile,
 De la cuisine au falon du palais,
 Mene en grand pompe un soupé de Luculle;
 Le moindre plat c'est lui qui l'intitule
 D'un nom baroque & très-mal assorti;
 De cette armée il est le quartier-maître;
 Là pour l'entrée, ici pour le rôti,
 Il sçait placer le plat comme il doit être;
 Ragoûts nouveaux, pâtés, fins entremets,

En les louant à Messieurs les gourmets,

De tant de plats quelle odeur dégoûtante !
L'hôte prenant sa mine plus riante,
Trouve qu'Hamoch surpasse ses projets :
On va s'afféoir ; & cette compagnie,
Quoique fournoise, est tout au mieux choisie.

Mais tout ce monde est stupide ou muet,
Ah ! cette paire est au mieux assortie.
De ce baron si maigre & si fluët
Cette bégueule est la vieille ennemie :
Certain procès les a rendus rivaux :
Avec quel air ils se tournent le dos !

De ces paniers dorés par des rézeaux,
La place à table est d'avance remplie ;
Et sur la chaise en ferrant les genoux,
A peine encore en reste-t-il pour vous.

De bavarder Damis aurait envie :
Mais s'il affecte un air de rêverie,
C'est par prudence ; il craint ce médifant,
Ce vieux baron à langue de serpent.

L'hôte attentif à ranimer le monde,
Dit quelques riens, fait le mauvais plaifant ;
Il sert cent mets qui courent à la ronde :
„ Que le plaisir s'empare de céans !
„ Dit-il, Messieurs, chez moi la joie abonde”.

Ce.

Corine jeune, & pour un million.
 Ne goûterait de cette sauce fine;
 Elle pourrait laver le vermillon
 Qui fait l'éclat de sa bouche divine.

Si Marianne, au visage poupin,
 Ne mange pas un seul morceau de pain,
 C'est qu'en son corps étroitement ferrée,
 Elle craint trop que la galimafrée
 Pourrait gâter le corsage divin
 De cette taille en tous lieux admirée.

A l'autre bout, sans s'en embarrasser,
 Le comte mange à se déboutonner,
 De tous les plats goûte l'un après l'autre,
 Avec Hamoch se met à raisonner;
 D'Apicius le comte est grand apôtre,
 Et les Nevers pourraient le consulter.

Julie enfin rompt ce cruel silence;
 Et se tournant, dit d'un air d'indolence:
 „ Ah! c'est affreux, tout ce jour il a plu;
 „ En vérité, c'est un nouveau déluge”.
 Merlin répond: „ Tout comme vous j'en juge.”
 „ Et l'almanach ainsi l'a résolu”.
 Merlin dit bien: ce docte personnage,
 De son sçavoir fait un riche étalage;
 Hors l'almanach il n'a jamais rien lu.

Le discours tombe; on bâille, on prend courage;

On le relève; on parle des pompons,
Des gants glacés, coëffures & jupons:
Et l'on médit un peu de Rosalie;
Elle est absente, & la noire Sylvie
Ne trouve rien d'aimable en sa beauté.
Ne croyez pas que ce soit par envie;
Son cœur, dit-elle, est plein de charité;
Mais le bon goût qu'elle trouve insulté,
Quoiqu'à regret, la presse & la convie
De rendre hommage à la sincérité.

Bien-tôt après on parle comédie:
„ Ah! la Marville a l'air d'un éléphant,
„ Dit l'une, elle est une exécration;
„ La Rouffelois, c'est un corps élégant,
„ Elle est bien mise; Ah! c'est un vrai délice,
„ Lorsqu'elle joue; au vrai, mal on l'entend:
„ Mais ce n'est rien: va-t-on là pour entendre?”

Valere sçait, à ne s'y point méprendre,
Que le Plutus de Saxe ruiné,
Va dans huit jours vendre sa garde-robe:
Sur quoi chacun, en faisant l'étonné,
Sur Monseigneur très-malignement dobe:
De brocarder chacun se met en train;
Et l'on médit doucement du prochain.

Mais s'endormant par tant de balourdises,
De main en main se donnent des devises,
Qu'en ricanant le beau sexe relit.
A ces soupers on ménage l'esprit ;

Et

Et l'on s'occupe en lisant les bêtises
Que le galant confiturier y fit.

On imagine une santé nouvelle;
A l'équivoque un chacun applaudit:
La pointe en est digne de Fontenelle.
On veut parler, & ce jargon forcé
Ne tenant rien de la gaité naïve,
Meurt en naissant dans la bouche craintive,
Aussi souvent qu'un mot est prononcé:
On se regarde, on est embarrassé,
Et tous les mots expirent sur la langue.

L'hôte le voit; & pour en bien user,
D'un conte plat il vient les amuser:
Mais il en est pour sa sotte harangue.
Par bienséance un moment on sourit,
On dit, bâillant, que l'on se divertit.
Mais en secret maudissant l'assemblée,
On voudrait fort, pour que l'ennui finît,
Que de sommeil elle fût accablée.

Cloris alors, sur un ton aigrelet,
D'un vaudeville entonne un vieux couplet;
Et pousse en l'air de cette voix aigue,
De longs *bélas*, qu'on entend de la rue;
Et d'un accent tudesque qui déplaît,
Elle assaisonne un air de flageolet.

Eglé, qui croit qu'elle a la voix plus belle,
En détonnant, chante un air d'opera

Très-langoureux que composa Campra;
 Un fat se pâme, & jure qu'elle excelle:
 Ah! de chanter elle ne cessera,
 Maudite voix, digne d'une cresselle,
 Un siècle entier, je crois, tu chantera!
 „ Pour vous charmer, dit-elle, je vous prie,
 „ Prêtez l'oreille à cette bergerie;
 „ Cet air pour moi semble fait tout exprès:
 „ J'ai de mon mieux fait le goût Français;
 „ Ces ports de voix qu'avec force j'éleve,
 „ Ces tremblemens battus si lentement,
 „ Ces longs fredons qui n'ont ni fin ni treve,
 „ Font de mon chant les plus doux agrémens:
 „ De ce salon même sans qu'il m'en coute,
 „ Ma forte voix fera sauter la voute.”
 L'hôte pâlit, il croit de Jéricho
 Qu'il a chez lui la trompette fatale;
 Il est tremblant pour les murs de sa salle.
 Pour éviter l'effet de cet écho,
 Il rompt les chiens & bavarde Morale;
 Et ce discours les amuse à ravir;
 Mais dans le tems que ce seigneur déploie
 Des argumens ennuyeux à mourir,
 Sa chere épouse à travers vient glapir,
 Et minaudant, croit réveiller la joie:
 Au lieu du dieu libertin du Plaisir,
 La bonne dame, induite par le diable,
 Au lourd Ennui donne la primauté,
 Qui force enfin par importunité,
 Tous ces bâilleurs à se lever de table.

Aux

Aux violons alors on a recours ;
 La joie enfin régnera dans ce jour ;
 Aux menuets ; aux graves Polonoises ,
 Vont succéder frétilantes Anglaïses :
 Tous ces muets dansent sans se parler ,
 Les spectateurs disent par bienséance
 Quelques douceurs avec tant d'indolence ;
 Que cet Amour de froid paraît geler ;
 L'Oisiveté qui regarde la danse ,
 Rit souvent haut sans trop sçavoir pourquoi ;
 Le jour paraît, on retourne chez soi ,
 En se flattant de faire accroire aux autres
 Qu'on s'est au bal diverti comme un roi .

Ces plaisirs-là, mon frere, sont les vôtres ;
 Leur carillon n'a plus d'appas pour moi .

Société douce & bien assortie ,
 Bien moins nombreuse & d'autant mieux choisie ;
 Délassemens innocens de l'esprit ,
 Propos légers qui sur mille matieres ,
 En voltigeant, répandent des lumieres ,
 Où sans éclat, mais à propos on rit ,
 Sans que jamais des langues meurtrieres ,
 Pleines de fiel, rendent à leurs manieres ,
 Quelques bons mots qu'en plaisantant l'on dit .
 Poussera-t-on l'injure & le scandale
 A préférer à ce goût qui périt ,
 Le faux clinquant, l'ennui dont se bouffit
 Votre stupide & bruyante rivale ?

Ah! peuple né le jouet des erreurs!
Si follement envieux des grandeurs!
Voyez de près le néant de ces fêtes,
Qui tant de fois vous ont tourné les têtes;
Ayez pitié de nos destins heureux.

Quand vers le ciel j'ose élever mes vœux,
Je dis tout bas: „ Fortune secourable!
„ Ne permets pas qu'un orgueil détestable,
„ Me remplissant d'inutiles desirs,
„ Corrompe en moi le goût des vrais plaisirs;
„ De ces plaisirs d'un esprit raisonnable:
„ Et laisse-moi, Fortune, par pitié,
„ Un cœur toujours sensible à l'amitié.





ÉPITRE II.

A P Ö L N I T Z.

MEprifera qui le veut les richesses,
 Leur faux éclat & leur frivolité,
 Leur embarras, leur inutilité;
 Ces vains dédains ne font que des fineſſes:
 Pour les avoir ſe font mille baſſeſſes.
 Si leur éclat n'a point ſçu me frapper;
 Si juſqu'ici leur force enchantereffe
 N'a point eu l'art de me préoccuper;
 Le monde enfin vient de me détromper.

Je vois partout que la grande dépenſe,
 Le bien, le luxe & la magnificence
 Du ſot Public ſe font fait eſtimer:
 „ Verrès, dit-on, eſt digne de primer;
 „ Il a tout net vingt mille écus de rente,
 „ Bonne cuiſine & du vin que l'on vante,
 „ Qu'en cave il tient, ſans vouloir l'entamer,
 „ Au-moins dès l'an mille fix cent ſeptante:
 „ Il tient état, ſa maiſon eſt brillante;
 „ C'eſt un ſeigneur qu'on ne peut trop aimer”.

Ce gros Créſus qui paraît inutile,
 A tous les Arts donne occupation.

Et

Et de-là vient qu'on le chérit en ville :
 La dépense est sa forte passion ;
 Son luxe au-moins fait vivre l'industrie :
 Là le burin travaille l'orfèvrerie ;
 Le peintre rit de sa profusion ;
 Et l'architecte orne sa galerie :
 Il met l'argent en circulation ,
 Et sa maison vaut une hôtellerie.

Quand Vadius, d'un ton de flatterie ,
 Vient louer l'inepte Bavius ,
 Le doux espoir sur lequel il se fonde ,
 C'est d'emprunter de lui nombre d'écus.

Oui, l'Intérêt est le roi de ce monde ;
 Il règle tout dans ce siècle fallot ;
 En enrageant le malheureux le fronde ;
 Mais qui n'a rien, fait le rôle d'un sot.
 Un vrai Platon vivant dans la misère ,
 Ne recevrait qu'humilians refus ;
 Mais l'opulent Mathieu, dit l'infestaire ,
 A des respects & très-humbles saluts.

Ce cher métal, ce beau don de Plutus
 Peut tenir lieu de rang & de noblesse :
 Il donne aux sots esprit, bon-sens, vertus ,
 Nombre d'amis, maîtresses encor plus ;
 Par sa vertu vraiment enchanteresse ,
 Aucun richard n'essuya des refus.

Au bon vieux tems où fleurissaient nos peres ,

Le

Le Sentiment formait le nœud des cœurs ;
 Les passions alors étaient sinceres ,
 L'or n'avait point pu corrompre nos mœurs :
 L'Amour tout seul possédait son empire ;
 Savoir aimer , c'était l'art de séduire ;
 Pour tout présent on donnait quelques fleurs ;
 Et ce bouquet venant d'une main chere ,
 S'estimait plus que tout l'or de la terre ;
 Baifers légers étaient grandes faveurs.

Mais à-présent tout se vend , tout s'achete ;
 Et la dévote , ainsi que la coquette ,
 A son mari fait trouver un rival :
 Ce marché là se fait , à la toilette ,
 Au plus offrant , à l'amant libéral :
 Du doux soupir à la faveur parfaite ,
 Tout a son prix , & l'amour est vénal.
 On apprend tout : cette ville causeuse
 Sur le caquet n'a rime ni raison ;
 On sçait le prix d'une beauté fameuse ,
 Tout comme on sçait le prix d'une maison.
 On dit tout haut que telle aimable femme ,
 Pour cent louis sent allumer sa flamme ;
 Ajoute-t-on encor deux fois autant ?
 La passion s'empare de son ame :
 Ce vil métal est maître de ses sens ,
 Et la rend tendre envers tous ses amans.

Cette Corine , autrefois tant courue ,
 Depuis six mois de prix a fort baissé ;

La jeune Eglé, nouvellement venue,
A tout d'un coup doublement rehauffé.

Vous savez bien que cette vieille amante,
Cette Laïs à la tête tremblante,
Aux longs tettons, si flasques, si pendans,
Dont le pinceau grossièrement abuse
Du vermillon broffé sur la céruse,
Rend à-présent à ses jeunes amans
Ce qu'elle avoit, dans la fleur de ses ans,
Eu de profit, en marchandant ses charmes :
A ses attraits l'or seul fournit des armes.

Le bon pays où tout peut s'acheter !
O siecle heureux qu'on ne peut trop vanter !
Ayez du bien, c'est la grande maxime :
Vous payerez des femmes, de l'estime,
Amis, respects & réputation,
Cocus titrés & de condition.
Les tendres cœurs se vendent à l'enchere ;
Et sans rougir, la Noblesse ose faire
Un vil métier contraire à sa pudeur,
Humiliant, flétri du deshonneur,
Que la grisette, à l'ame mercenaire,
Fait par débauche, & souvent par misere.

Qu'arrive-t-il de ces coûteux marchés ?
Nos beaux seigneurs trouvent des infidelles ;
Ils sont toujours imprudemment trichés
Par leurs amis, ainsi que par les belles ;

Un

Un fréluquet enleve leurs donzelles,
 Ils sont cocus sans en être fâchés :
 Leur amour vain, magnifique & bizarre,
 Se refroidit, le mépris les sépare.
 Et ces amis qu'ils croyaient attachés,
 Sont très-zélés tant que dure leur table :
 Si la Ruine entraîne ces seigneurs,
 Si la Fortune ingrate les accable,
 Ces scélérats sont de tous leurs malheurs
 Indifférens & joyeux spectateurs.

Si l'avantage insigne des richesses
 N'a rien de vrai que des dehors trompeurs,
 Fuyez, Pölnitz, ses charmes imposteurs ;
 Ses faux dehors cachent des petiteffes :
 La Fortune a de légers faveurs,
 Sur vos vieux jours elle fera des fleurs,
 Et c'est bien plus que toutes ses largesses ;
 Aimez le poste où le ciel vous a mis.
 Dans votre état on a de vrais amis,
 Et quelquefois de fidelles maîtresses.





ÉPI TRE III.

A FOUQUET.

Pourquoi toujours nous prôner le vieux tems,
 Se répéter, & se tuer de dire
 Que les humains sont bêtes & méchans,
 Et que le monde, en vieillissant, empire?
 Ces vieux propos des modernes Frondeurs
 Sont tous marqués au coin de la Satyre;
 Et l'âcreté qui les force à médire,
 Pour avilir notre siècle & nos mœurs,
 Des tems passés leur fait vanter l'empire.

Le grand Maurice (a) a-t-il moins de vertus,
 Qu'en eut jadis certain Cincinnatus?
 Maurice, au vrai, d'une très-noble issue,
 Ne mena point de ses mains la charrue;
 Mais dans la Flandre, en tous lieux confondus,
 Les Hollandais furent-ils moins battus?

Quoi! nos auteurs sont-ils des misérables,
 Pour composer leurs écrits en Français?
 „ Bien différens, sublimes & parfaits,
 „ Etaient, dit-on, ces Grecs tant admirables“.
 Virgile, Horace ont écrit en Latin;

Les

(a) Le Comte de Saxe.

Les Grecs en Grec, & nous dans notre langue:
 Il est plaifant qu'un cenfeur clandestin
 Prétende ici qu'en Hébreu l'on harangue.

Ah ! dans ces jours où notre heureux deftin
 Nous a fourni, pour effacer Homere,
 Un Apollon, plus vif & plus brillant;
 Comment peut-on, en poffédant Voltaire,
 Avec dedain regretter un instant
 Ce vieux bavard, toujours fe répétant,
 Que, fans bâiller, nul mortel ne lit guere ?

Valons-nous moins que nos fimples aïeux
 Très-ignorans, très-groffiers, très-gothiques ?
 Si l'on nous croit plus fins, plus galans qu'eux,
 Plus opulens & bien plus magnifiques,
 Que nos palais font plus voluptueux,
 Que nos repas font plus luxurieux;
 Et que les cieus, à nos defirs propices,
 Verfant fur nous un torrent de délices:
 Mon cher Fouquet, ce n'eft que d'autant mieux.
 Nous condamner: quels étranges caprices!

De tous ces morts que l'on a tant vanté,
 Le grand-mérite étoit la pauvreté;
 Et nos péchés ce font quelques richesses:
 Beaux argumens, dignes d'un hébété,
 Ou d'un efprit né pour les petitesfes,
 Qui des fureurs de l'envie agité,
 Va publier, comme des gentilleffes,
 Les fonges creux de fa malignité.

De-

Depuis le tems que subsiste le Monde,
 Il va toujours son train également;
 Le ridicule en cent façons abonde,
 Et reparaît toujours plus follement;
 C'est un Protée, & ses formes nouvelles
 De nos censeurs irritent les cervelles.

Au demeurant les hommes de ce tems,
 Avec ces morts rangés en paralleles,
 Ne sont meilleurs, ni ne sont plus méchans.

Si nos frondeurs me mettent en colere,
 Je vais prouver à tout critique austere
 Que les beaux Arts, de nos farouches mœurs,
 Ont adouci la rage sanguinaire.
 O jours heureux! ô siecle débonnaire,
 Tu ne fournis trahisons ni fureurs;
 Les cœurs pervers ne le sont pas sans honte,
 Et c'est beaucoup gagner, selon mon compte.

Mais gardons-nous de pouffer sur les bancs
In barbara d'ennuyeux argumens.
 Convaincre un fat, est une œuvre impossible;
 Un envieux a-t-il l'esprit flexible?
 Sombre ennemi des hommes à talens,
 Pour ses péchés qu'il reste incorrigible;
 Qu'en enrageant de la gloire d'autrui,
 Rempli de fiel & plus amer qu'absynthe,
 Amant des morts, il s'en fasse un appui;
 S'il nous hait tous, ma foi tant pis pour lui:
 Que son œil louche, & sa paupiere éteinte

Verse .

Verſe des pleurs, en voyant la Vertu
 Qui l'écrasa ſous ſes pieds abattu ;
 Qu'en ſes diſcours il prône avec emphafe
 Des vieux héros, ſes chéris, ſes élus,
 Qu'il aime tant, parce qu'ils ne ſont plus :
 Qu'il en décore à ſon gré chaque phraſe ;
 Mais ſi ces morts le mettent en extaſe,
 Ce n'eſt, Fouquet, qu'en haine des vivans.
 Ah, ſ'ils pouvaient de leur ſombre demeure,
 Au gré du ciel, reſſuſciter ſur l'heure,
 On entendrait dès les premiers momens,
 Nos vils cenſeurs à langues de ſerpens,
 Exagérer leurs défauts & leurs vices ;
 Et leurs héros retourneraient là-bas,
 En maudiffant de ces cenſeurs ingrats
 Les trahifons & les noires malices.

Trifte envieux, hurle, plein de fureur,
 Contre ce ſiecle en grands hommes fertile :
 Farouche aſpic, vil calomniateur,
 Va te bouffir de colere & de bile ;
 Contre nos jours exerce ta fureur ;
 Forge en ſecret ta ſatyre imbécile :
 Tu tente en vain d'en ternir la ſplendeur.

Eh! qu'importait aux bourgeois de Ninive,
 Qu'un pleutre triſte, à cervelle chétive,
 Leur annonçât mille calamités ?
 Rien ne troubla tant de proſpérités :
 Mais le Prophete, oifeau de triſte augure,

Ad

Au fond d'un arbre, ou de quelque mazure,
Où l'idiot en fureur se nicha,
De defespoir qu'on vit son imposture,
En frémissant, sur ses pieds se sécha.

De l'envieux telle est la récompense:
Sur lui retombe enfin son impudence;
Et ces serpens dont il chérit l'attrait,
Cruels agens qui servent sa vengeance,
Au fond du cœur le rongent en secret.

Méprifez donc tous les traits que l'Envie
A décochés pour flétrir votre vie;
Sur vos vertus ses dents s'émuousseront,
C'est vainement qu'elles vous morderont.

Censeurs cruels, révêrez, mais sans feinte,
Tous les humains qui se firent un nom;
Jettez des fleurs dessus leur cendre éteinte;
En relevant leur réputation,
Que les vivans n'en souffrent point d'atteinte.

Oui, cher Fouquet, nous périrons un jour;
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque chose.
Morts anciens! nous aurons notre tout:
Quand une fois dans la tombe on repose
Sans sentiment, à la louange sourd,
Nul envieux en fureur ne s'oppose
Que le Public, trop prévenu d'amour,
Du pauvre mort fasse l'apothéose.



ÉPITRE IV.

A LA COMTESSE DE CAMAS.

NE pensez point, respectable Camas,
 Qu'à votre esprit, si brillant, si solide,
 J'ose jamais comparer les appas
 De nos oisons à la cervelle vuide ;
 Fraiche jeunesse & des traits de beautés
 Leur tiennent lieu de toutes qualités.

Ce sont des fleurs dont la couleur brillante
 A de durée à peine une saison ;
 Un souffle chaud dans le brûlant lion
 Fane, à jamais, leur beauté ravissante.
 N'ont-elles plus leur couleur éclatante ?
 Pour les cueillir ou pour les arroser,
 Aucun passant ne daigne se baïsser.

L'Esprit, le Goût & le Bon-sens préfere
 A la beauté l'esprit qui nous éclaire ;
 On trouve en vous ces trésors réunis ;
 Votre raison, de cent talens douée,
 Est douce, humaine & toujours enjouée.
 Oui, votre esprit est de tous les pays,
 De tous les tems & de toutes les heures.
 Vous méritez d'avoir de vrais amis,
 Et par de-là des fortunes meilleures.

B

Vos

Vos cheveux gris ne sont point décorés
 De cent pompons, de rubans, de parure;
 Et votre corps n'est point à la torture
 Dans des paniers immenses & dorés:
 Mais vous cachez dessous votre coëffure,
 Esprit qui plaît, & ce mâle bon-sens,
 Hélas! si rare & si digne d'encens.

Tant d'agrémens suppriment la vieillesse,
 Fades beautés, qu'avez-vous d'approchant?
 Vos beaux minois parés de la jeunesse,
 Vont débiter des riens en ricanant:
 Vous nous lorgnez pour plaire en minaudant.
 Dans la beauté tout paraît gentillesse.
 Mais, (le dirai-je à mon corps défendant?)
 Autant vaudrait pour le moins à la vûe
 De Bouchardon une belle statue.

Ah! si le Ciel, fecondant vos amours,
 Vous eût rendu dès le berceau muettes,
 Ou qu'il eût fait de vos amans des sourds;
 En cas pareil nos flammes indiscrettes
 Auraient au-moins long-tems pû soupçonner
 Que vos esprits ont le don de penser:
 Mais à-présent tant causeuses vous êtes,
 Qu'un froid mortel commence à me geler,
 Dès le moment qu'on vous entend parler:
 Tous les progrès que vos mines coquettes
 Et vos attraits avaient faits sur mon cœur,
 Par vos propos perdent de leur chaleur.

Le

Le jeu, pompons, coëffures, médifance,
Contes forgés, mille fadeurs d'amours,
Affaifonnés de cent impertinences :
C'est l'abrégé de tout votre discours.

Quand il vous plaît à l'esprit de prétendre,
Alors vraiment il fait beau vous entendre :
Je crois revoir ces plats originaux
Tympanifés de femelles pédantes,
Sans jugement affichant les savantes
Que nous peignit de ses maîtres pinceaux
Le grand Molière, en ses pièces charmantes,
Où sa critique, enfantant des bons mots,
En mille endroits a foudroyé les fots.

Tremblez, tremblez, bégueules inspidés ;
La beauté passe & l'âge arrivera,
Qui sillonnant vos fronts flétris de rides,
Tous vos attraits à jamais détruira.

Miroir chéri, lorsque tu leur rendra
Des teints plombés, des visages livides,
Des yeux éteints, des paupières humides,
Bouche sans dents & cheveux grifonnans,
Dans la fureur qu'auront ces Euménides,
Ta glace, hélas ! dans leurs emportemens
Sera brisée en cent mille fragmens.

Ah ! quel dépit ! ce front plus blanc qu'albâtre
Se jaunira ; plus de roses, de lis,

Ni plus d'amant de charmes idolâtre :
Vieilles laidrons n'ont plus de beaux Tyrçis.

En vain tout l'art raffiné des ruelles,
Pompons brillans, mêlés de fleurs nouvelles,
Pareront-ils vos attraits furannés :
L'ajustement & les atours des belles,
Bien loin d'orner vieilles sempiternelles,
Sembleront jurer avec des fronts fanés.

L'Amour coquet qui plane sur vos têtes ;
Qui vous protege aux bals, soupers & fêtes,
Qui de vos yeux nous décoche ses traits,
De ces beaux yeux s'enfuira pour jamais.
Jeune beauté paraît toute adorable ;
Vieille guenon du public est la fable.

De vos vieux jours je plains l'affliction :
Il n'est alors aucun moyen de plaire,
Hors que ce soit la conversation.
Mais sans esprit comment y brille-t-on ?
Vieille bégueule, ennuyeuse commere,
En ne faisant que contes de grand-mere,
N'attire pas la foule des chalans ;
Du vestibule une odeur pestifere
Dégoutera vos tristes courtisans,
De l'air impur, de l'affreuse atmosphere
Que sans relâche exhale le caustere.

Dieu fait comment les Chafots de ces tems,
Les damerets, les jeunes Ferdinands,

Gens

Gens nés moqueurs & très-peu charitables,
 Plaîsanteront vos faces vénérables,
 Quand, requiquant vos spectres ambulans,
 Il vous plaira de faire les aimables.
 Oui votre porte ouverte à vos galans
 Par leur concours ne fera plus usée:
 Vous en ferez la fable & la risée;
 Et je vous vois regrettant les rigneurs
 Dont à-présent, exerçant vos caprices,
 Vous dédaignez cette foule de cœurs
 Dont vos amans vous font les sacrifices,
 Et je prévois que vos attraits usés,
 Voyant déchoir leurs folles espérances,
 S'humilieronr à faire des avances
 A ces amans à-présent méprisés;
 Mais vainement, car la rouille de l'âge
 Du tendre amour ne reçoit plus d'hommage.

Tel est le sort des frivoles appas,
 Dont la beauté fait l'unique partage:
 Mais croyez-moi, respectable Camas,
 Votre vertu vous sauve du naufrage.

Qu'importe enfin que l'âge destructeur
 De vos attraits ternisse la fraîcheur?
 C'est attaquer la moitié de vous-même:
 Mais votre esprit que j'estime & que j'aime,
 A vos attraits est bien supérieur.
 Bravez le tems & sa rage insolente;
 Il ne peut rien sur votre belle humeur,

Ni sur votre ame impassible & constante.
 Vous méprisez la sotte gravité
 Dont à la cour s'ense une gouvernante.
 Votre sagesse est toujours indulgente;
 Et votre esprit rappelle la gaité
 Dans les ennuis d'une cour indolente.
 Bien plus encor, vous êtes par piété
 Bonne huguenote & pourtant tolérante.
 Après ce trait, adorable Camas,
 Ah! quel mortel ne vous aimeroit pas!
 Les ignorans vous jugent ignorante,
 Et les savans vous prennent pour savante.
 Vous vous pliez, avec facilité,
 Au goût, aux mœurs de la société.
 Vous savez rire & plaire à la jeunesse;
 L'âge sensé prise votre sagesse;
 Et complaisante & pleine de bonté,
 Vous supportez de l'extrême vieillesse
 Le bavardage & la caducité.

C'est par ces traits que votre ame accomplit
 A par estime acquis de vrais amis!
 Ne pensez point qu'Amour, plein de folie,
 Papillonant, puisse en trouver parmi
 Ces éventés que la débauche lie.

C'est sur l'estime & c'est sur les vertus
 Que l'amitié véritable se fonde:
 Vous possédez ces titres; & de plus
 Vous avez l'art de plaire à tout le monde

Oui,

Oui, deormais, Camas, je chanterai
Ce beau génie, & je consacrerai
A vos vertus mes talens & ma verve.
Et dans mes vers je vous implorerai
Comme ma Muse & comme ma Minerve.



ÉPITRE V.

A JORDAN.

FLore, aux abois, faisant place à Pomone,
De nos jardins s'enfuit avec le Temps;
L'Été nous quitte, & les Vents de l'automne
Fanent les fleurs & dessèchent les champs:
L'astre du jour faible, tremblant & pâle,
D'un feu moins vif réchauffe ce canton:
De son palais l'Aurore matinale
Déjà plus tard paraît sur l'horison.

Colin, Lycas, transportés d'allégresse,
De nos guerets rapportent les moissons;
Et les transports de leur bruyante ivresse,
Font retentir l'écho de leurs chansons:
La liberté, l'amour, l'indépendance,
Versent sur eux plus de félicités
Et de vrais biens qu'en fournit l'abondance
Dans le vain luxe & l'orgueil des cités.

Ils pensent peu, leur estomac digere,
 Sans se douter qu'ils ont un mésentere.
 Leur exercice & leur sobriété
 Leur sont garans d'une bonne santé:
 Sans se bercer de visions cornues,
 Ils ne vont point se perdre dans les nues;
 Très-ignorans dessus l'antiquité,
 Et sans souci pour le destin du monde.
 Dans leurs hameaux regne une paix profonde,
 Les Jeux, les Ris, l'Amour & la Gaité.

De l'Intérêt la tyrannique idole
 Ne les vit point accourans au Pactole,
 Porter le joug de la Cupidité.
 La vaine Gloire impérieuse & folle
 N'a pu jamais tenter leur vanité;
 Et de leurs vœux l'arrogance frivole
 N'importuna point la Divinité.
 Ils sont heureux dans leur rusticité:
 Tandis qu'en ville, au centre du tumulte,
 Enféveli dessous la poudre occulte
 Du pays Grec & du pays Latin,
 Digne Jordan, tu lis & tu consulte
 Tous ces savans dont le savoir certain
 Est le flambeau du faible genre humain.

Pour te tirer de ta mélancolie,
 Pour t'inspirer une aimable folie,
 Ma Muse & moi nous mîmes en chemin.

Tu

Tu sçais très-bien que nous autres poëtes
 En peu de tems faisons de longues traites :
 Ainsi d'abord nous fumés à Berlin.
 En approchant de tes doctes retraites,
 Près de la porte, orné de ses vignettes,
 Je fus frappé d'un gros Saint-Augustin
 Qui de travers s'appuyait sur l'ouvrage
 D'un grand bavard, savant Bénédictin.
 Là se trouvait rangé sur le passage
 D'auteurs en *us* le pédantesque essain,
 De Quatregros (b) méritant le suffrage,
 Qui dans ta salle, en bravant le destin,
 Grands de renom, mais pauvres d'équipage,
 Ne sont vêtus qu'en sale parchemin.
 Passant enfin du sacré vestibule,
 Au cabinet, dans l'azyle divin
 Où tu t'enferme ainsi qu'un Capucin,
 Je vis l'auteur (c) dont la plume polie
 Eloquemment défendit la Folie.
 Ton gros portier, tel que Grandonio,
 Le sieur Erasme, en grand in-folio ;
 Je le passai perçant avec surprise
 L'énorme tas des peres de l'église,
 J'arrive enfin auprès de ton bureau :
 C'est-là, Jordan, que tes savantes veilles
 En Cophte, en Grec t'apprennent cent merveilles,
 Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.

LÀ

(b) Brocateur de Livres.

(c) Erasme.

Là se trouvait l'ouvrage incognito
 De l'inconnu, mais fameux Aboesite (d);
 Là se trouvait tout le recueil nouveau
 Des derniers vers que fabriqua Rousseau,
 Depuis le tems qu'il se fit hypocrite.

Je vis encor rangé sur tes rayons
 Un gros recueil d'injures bien écrites
 D'un huguenot contre les Jésuites;
 Je vis aussi quelques réflexions
 D'un Prestolet déclamant comme au prône
 Contre la Bête & contre Babylone,
 Par charité damnant les mécréans,
 Pour Papegaux livres édifiants!
 Près d'eux était le livre des insectes (e),
 Enfin la source où l'en puifa les sectes (f).

Auprès de toi résidait Apollon,
 Qui démeublait, pour remplir ton Lycée,
 Son cabinet, & même l'HÉlicon:
 Il appelait une ombre au haut placée:
 C'était Horace, ami de la Raison,
 Qui transporté du feu de son génie,
 Chantait les vers de sa Muse polie,
 Et te disait: „ Choisi les meilleurs vins;
 „ Crois-moi, ce soin à tout est préférable;

„ Les

(d) Professeur Genevois que Jordan cite comme un grand Auteur, mais que personne n'a l'honneur de connaître.

(e) Réaumur.

(f) La Bible.

„ Les grands projets sont insensés & vains;
„ Car de nos jours le fil est peu durable ”.

Auprès de lui Despréaux se rangeait,
Ami du sens & de l'exacétitude,
Trop satyrique, & quelquefois trop rude;
Mais dont la lyre au Parnasse plaisait.

D'un air aisé Lucien le suivait,
Sage plaisant & sans sollicitude,
Du haut du ciel tous les dieux dénichait,
Et librement sur leur compte riait.

Des bords du Pont cherchant la compagnie,
Le tendre Ovide après ceux-ci venait;
Et des couleurs de son riche génie
Trop brillamment décorait l'élégie:
Avidement pourtant on le lisait.

Plus loin parut ce célèbre Sceptique (g),
Qui bien armé de sa dialectique,
Dans un champ clos combattit les docteurs;
Jusques à bout poussa le fanatique,
Et foudroya l'orgueil théologique,
En détruisant le regne des erreurs.

Là j'apperçus le vieux bon-homme Homere,
Qui se voyant obscurci par Voltaire,

Dans

(g) Bayle.

Dans son poëme avec soin se cachait,
Et des Ligueurs l'Iliade couvrait.

Au-dessus d'eux, en belle reliure,
Je vis ce grand (b) peintre de la Nature,
Ce bel esprit qui, par ses vers divins,
Illustra plus l'Empire des Romains,
Que les Césars n'ont pu par la victoire,
En assurer la grandeur & la gloire.

C'est-là, Jordan, chez ces illustres morts,
Que ton esprit, de la nature entiere,
Approfondit l'essence & les ressorts,
Et prend si haut son vol & sa carrière.

J'estime fort tes soins laborieux
Et tes travaux profonds & studieux;
Mais, cher Jordan, te couvrant dans ta vie
De ces lauriers rares & précieux,
Qui sur le Pinde excitent tant d'envie,
Dis-moi, Jordan, en es-tu plus heureux?

Comptons ici les peines qu'il faut prendre
Pour arriver à l'immortalité :
Et si tu gagnes en t'efforçant d'apprendre,
Tu perds, Jordan, ta propre liberté;
Oui, tu te trompes, & ton orgueil préfère
Un vain encens, une vapeur légère,

An

(b) *Virgile,*

Au vrai bonheur, à la félicité,
 Que tu pouvais, ayant le don de plaire,
 Trouver chez nous dans la société.

Comme l'on voit à la fin de l'automne,
 Ayant payé ses tributs à Pomone,
 La Terre en paix respirer le repos :
 Ainsi, Jordan, renonce à tes travaux ;
 Reviens chez nous, dans ce séjour paisible,
 De l'amitié recueillir tout le fruit ;
 Assez long-tems par un travail pénible,
 Tu cultivas le champ de ton esprit :
 L'étude enfin, crois-moi, devient nuisible ;
 Il faut parfois se donner du répit :
 Tout se repose ; & même la Nature
 Fait aux étés succéder les hivers ;
 Mais le printems répare avec usure
 Le tems stérile où dormait l'Univers.

Plus d'un plaisir est préparé pour l'homme ;
 Mais de ses biens négligent économe,
 Il n'en fait point tirer tout l'usufruit.

Chafot se plaît dans la chasse & le bruit ;
 Le bon Jordan dans ses savantes veilles ;
 Césarion à vider les bouteilles ;
 Un courtifan à briller à la cour ;
 Un amoureux à soupirer d'amour ;
 L'ambitieux à sentir la fumée
 D'un vain encens qu'offre la Renommée ;

Le gros Auguste à payer des desserts;
Et moi peut-être à cheviller des vers.

Nos plus beaux jours se passent comme une ombre;
Sage Jordan, pourquoi borner nos goûts?
Ah! je voudrois en augmenter le nombre;
L'homme sensé doit les réunir tous.

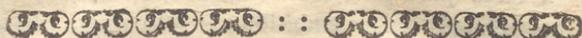
Tu pense ainsi: ta sagesse épurée
N'est point austère, insupportable, outrée;
Dans les momens d'une aimable gaîté,
J'ai vu ta tête au Pinde révéree,
Du tendre myrthe & de pampre parée;
Et je crus voir assise à ton côté
Ton Uranie en Venus décorée,
Et la Raison des Graces entourée,
Qui par principe aimait la volupté.
Viens donc jouir sous un autre empiree,
Du doux plaisir qui fuit avec le tems;
Hâte tes pas; car dans cette contrée,
Point de salut pour nous sans des Jordans.

Je t'attendrai sous ces hêtres antiques,
Qui relevant leurs fronts audacieux,
Entrelaçant leurs branchages rustiques,
Et nous donnant des ombres pacifiques,
Semblent toucher à la voute des Cieux.
Au lieu, Jordan, de nos riches portiques,
Sous leurs abris simples, non magnifiques,
La Volupté régnaît chez nos aïeux.

C'est-

C'est-là qu'en paix je vois couler ma vie,
Sans préjugés & sans ambition ;
Cherchant le vrai dans la Philosophie,
Et me bornant à ma condition :
Là, plein du dieu de qui le feu m'inspire,
Je peins en vers quelques légers tableaux ;
Et de ma voix accompagnant ma Lyre,
Je fais souvent répéter aux Echos
Les noms chéris d'amis que je révere :
Et méprisant ennemis & rivaux,
Compatissant, ami tendre & sincere,
Toujours enclin à servir les humains,
J'attends, sans peur, l'arrêt de mes Desins.





ÉPI TRE VI.

A M A S O E U R D E B A R E I H T.

Digne & sublime objet d'une amitié sincère,
Sœur dont la solide vertu
T'a fait l'idole de ton frere;
O toi! que le Destin têtù
Poursuivait constamment d'une rigueur sévère;
O toi! dont le cœur débonnaire,
Par un tissu de maux ne fut point abbattu.

Depuis nos jeunes ans un Sort toujours contraire,
N'a pas cessé de t'accabler;
L'Injustice dardant sa langue de vipere,
Osa de plus te désoler.

Dans ton premier printems, un Foudre politique
Sur ta tête vint à créver;
Et la Méchanceté, par un sentier oblique,
Contre ton innocence eut l'art de soulever
De ton sang, justes dieux! la source alors inique.

Tu plias sous le joug de l'humble adversité;
Le premier soleil de ta vie,
Eclipsé dans son cours par un nuage impie,
Se plongea dans l'obscurité.

En.

Enfin, qui n'aurait cru que le Sort & l'Envie
N'auraient usé leurs traits dès-lors à t'affronter ?

Mais à-présent la Maladie
Par un tourment nouveau vient te persécuter.

Dieux ! Détournez de ma pensée
L'objet d'un présage effrayant ;
De douleur mon ame oppressée,
Mon cœur triste & défaillissant,
Tremblent dans ce péril extrême,
Que la Mort de son fer tranchant
Ne me sépare en ce moment
De cette moitié de moi-même.

Plûtôt tournez sur moi, Destins ou Dieux jaloux,
Le redoutable poids de vos injustes coups ;
Frappez, puisqu'il le faut, de votre faulx sanglante,
Je m'offre victime innocente ;

Mais ne frappez que moi : sans me plaindre de vous,
Je bénirai plutôt votre main bienfaisante ;
Oui, je détournerais, impitoyables Dieux,

Votre colere vengeresse
De tes jours, chere sœur, de tes jours précieux,
En me sacrifiant par effort de tendresse.

Mes vœux sont exaucés ; de plus heureux Destins
Ecartent déjà les nuages,
Et feront succéder des jours clairs & séreins
Au déchaînement des orages.

Le haut du Ciel s'ouvre pour moi ;
Dans mon transport divin j'y voi

Les

Les Destins fortunés, qui pour vous se préparent ;
 Les chagrins sont bannis, tous les maux se réparent.
 Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe assemblés,
 Regrettant les malheurs sur vous accumulés,

Veulent en réparer la honte ;

Et piqués d'émulation,

Ils ont tous résolu que chacun, pour son compte,

Vous fera réparation ;

Mais de cette troupe immortelle,

Minerve qui vous fut fidelle,

Mérita seule exemption.

La tendre Beauté de Cythere

Arma pour vous son fils l'Amour :

Rends-toi de ton aile légère,

Dit-elle, au terrestre séjour.

Cen'est point cet Amour au cœur changeant & dou-
 ble,

Dont la brutalité s'applaudit dans le trouble,

Dont le funeste Empire est tout cet Univers :

Mais le Dieu du tendre Hyménée,

Ce Dieu que votre destinée

Vous peint mieux que ne font mes vers.

Diane, alors des bois accourue,

Dit : Que ma chasse contribue

A diversifier les divertissemens

Que ma princesse prend dans ces bois innocens.

Aussi.

Aussi-tôt vos rochers d'animaux se peuplerent ;
Dans vos sombres forêts les biches s'attrouperent ;
Le cerf reçut la mort de vos adroites mains ;
Le renard fut forcé fuyant de sa tanière ;
Le sanglier trouva la fin de ses destins ;
Et d'un coup bien visé l'adresse meurtrière,

Partant aussi-tôt que l'éclair,
Précipita du haut de la plaine de l'air,
La perdrix, le faisan & le coq de bruyere.

Apollon, qui voyait les succès de sa sœur,
De vos plus doux destins voulut avoir l'honneur,
Avec les filles de Mémoire
Il descendit dans l'auditoire
Que vous élevâtes aux Arts ;
Il y planta ses étendarts ;
Et la touchante Melpomene ,
Au milieu des fureurs, des poisons, des poignards,
Fixa sur la tragique scene
Et votre goût & vos regards.

Après elle, parut Thalie,
Sévère au sein de la Folie,
Qui sur le ridicule où tombent les humains ;
Jette son sel à pleines mains.

Lors vint du sein de l'Aufonie
L'harmonieuse Polymnie,
Qui joignait avec art à ses divins accords,
Aux doux charmes de la Musique,

Tout

Tout ce qu'a de pompeux un spectacle magique,
Où la Profusion étale ses trésors.

Ainsi que la troupe de Flore,
Vint la bande de Terpsichore;
Les Graces arrangeaient ses pas entrelacés,
Et d'entrechâs brillans avec art rehaussés.

Enfin, la Danse & la Musique,
La Scene tragique & comique,
Tous à vous plaire intéressés,
S'animaient d'un même courage
Pour obtenir votre suffrage.

Plus loin la troupe des Savans,
Sous les auspices d'Uranie,
Venait avec cérémonie
Pour vous consacrer ses talens.

Dans l'ivresse de l'ambrosie,
Préférant d'immortels accens,
Ma déité, la Poésie,
Vous offrait son divin encens.

Là, bravant les glaces de l'âge,
Un vieux chancre (i) prenait courage,
Et célébrait vos agrémens.

Pour moi, jeune écolier d'Horace,
A peine ai-je au pied du Parnasse,

Passé

(i) La Croze.

Passé mon troisieme printems,
Que, rempli d'une noble audace,
J'ose vous consacrer mes chants:
Ni le secours tardif des ans,
Ni le secours prompt de Minerve
N'ont fait mûrir ma jeune verve;
Mais, chere sœur, mes sentimens,
Trop vifs pour que je les réserve,
Affrontent ces ménagemens.

Qui, plein du beau feu qui l'anime,
Brave la césure & la rime,
Mais fait l'art de parler au cœur,
Surpasse d'un froid orateur
Le purisme pufillanime.





ÉPITRE VII.

A MAUPERTUIS.

DAns ce climat stérile & naguere sauvage,
De nos grossiers aïeux, des antiques Germains
On suivait bonnement l'ignorance & l'usage :
 La subtilité des plus fins
 Était la force & le courage.
 Nous étions tous peu délicats,
 Et la nature peu féconde
Produisait, pour tout bien, du fer & des soldats.
Dans ce pays voisin d'un des poles du monde,
 Les Muses de leurs pas divins,
 Ne firent qu'un très-court passage
Quand Cypris un beau jour y guida vos destins.
Porter le jour au Nord, instruire les humains,
 Ce fut votre divin ouvrage;
 Et la Nature avait besoin d'un sage
Pour nous interpréter ses sublimes desseins.
Le laurier d'Apollon transplanté par vos mains,
 Et cultivé sur ce rivage,
Nous fit naître l'espoir de revoir en cet âge,
Ressusciter les Arts des Grecs & des Romains,
Le luth d'Anacréon, le compas d'Uranie,
Les sombres profondeurs de la Philosophie.
 Toutes les fleurs & tous les fruits
 Chez vous se trouvent réunis.
 Pardon à votre modestie :

Tant

Tant de sortes d'esprit, tant de talens divers,
Réveillent ma Muse endormie :
Je ne puis plus m'en taire ; il faut que' je vous dise,
Et par ma prose & par mes vers,
Que vous valez vous seul toute une Académie.
Mais quoi ! dans le transport dont mon esprit est plein,
Amant de tous les Arts, ma timide paupiere
Verra-t-elle en un jour achever leur carrière ?
Quoi leur brillante aurore & leur fatal déclin
N'auront duré qu'un seul matin ?
La mort sèche & livide arme sa main tremblante
Je vois sa faux étincelante
Menacer fièrement la trame de vos jours.
Ah ! de ta fureur dévorante,
Barbare, au moins suspens le cours.
Des enfans d'Hippocrate un funebre cortége
Vous tient au lit & vous assiége
Par ses drogues & ses onguens,
Se perd en ses raisonnemens,
Abuse ses dévots & ne vous trompe guere :
Aux superstitieux Lucrece fit la guerre ;
Vous la faites aux charlatans.
Hé quoi ! l'homme d'esprit comme l'homme vulgaire ,
Est donc assujetti sous l'empire des sens ?
Hélas ! il est trop vrai, l'homme est bien peu de chose ;
Et s'il s'épanouit comme une fraîche rose,
Il se fane au soufflé des vents.
Un fragile tissu de fibres diaphanes,
De subtiles ressorts, de débiles organes,
De nos jours fugitifs sont les foibles garans :

L'ar.

L'artifice arrangement de ce frivole ouvrage,
 Est l'œuvre d'un auteur plein d'ostentation;
 Et s'il nous fit à son image,
 Il ne pensa point à l'usage
 Que dans ce monde nous ferions
 De ce corps fait en filagramme,
 Etui ridicule, où notre ame
 Loge avec mille passions.

Quand des amours badins la compagne riante,
 En séduisant nos cœurs, enflame nos desirs,
 D'un prestige enchanteur, la force décevante
 Persuade à d'Argens d'une voix complaisante,
 Qu'il est aigle en amour, Hercule en ses plaisirs.
 Dès que l'amour volage une fois nous affecte,
 Il se fait un miracle, un changement soudain,

Le débile & rampant infecte
 Pense que son corps est d'airain.

Partez, Plaisirs, partez; à jamais je vous quitte;
 De vos brillans dehors mon ame fut séduite:

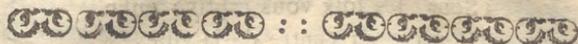
Tumulte, astuce, vanité,
 Douce erreur, flatteuse chimere,
 De votre peu de savoir-faire,
 Mon esprit n'est plus entêté.
 Revenu de sa folle ivresse,

Le rêve disparaît & l'enchantement cesse,
 Tout fait place à la vérité.

Le palais enchanteur où m'attirait Armide,
 Est par l'Expérience au juste apprécié.

Plaisirs! vous ne pouvez ni remplacer le vuide,
 Ni tranquilliser l'amitié.

E'PI-



É P I T R E VIII.

A D' A R G E N S.

OUI l'Hiver décrépit fuit devant le Printems,
Les Aquilons fougueux, l'impétueux Borée
Ne se déchaînent plus sur nos fertiles champs,
Et la vague liquide est enfin délivrée

De ses glaçons engourdisans,

Dessus une arene dorée

Nos ruisseaux tortueux serpentent librement.

Des mains de la Nature élégamment parée,

Simplement, sans art décorée,

Flore embellit ces lieux par ses riches présens.

Tout renait sous le ciel: l'année adolescente

Rappelle de nos jours la jeunesse charmante;

La rose le dispute aux rubis éclatans,

L'émeraude le cede aux feuillages naissans,

Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage,

Et les chantres des bois par leur tendre ramage,

Font répéter leurs sons aux échos indiscrets.

Mais, indolent marquis, tandis que je vous fais

De cette saison ravissante,

Par mes crayons quelques portraits,

La paresse qui vous enchante,

C

L'œil

L'œil chargé de pavots, engourdie & pesante,
 Sous ses loix vous captive enfin,
 Hermite au centre de la ville,
 Et presque inconnu dans Berlin,
 Envain la campagne fertile
 Vous offre un plus riant destin,
 Quittez cet ennuyeux azyle,
 Les noirs chagrins, les embarras,
 Ces foucis, ces procès, ces rats,
 Qui ne font qu'échauffer la bile.
 Suivez les plaisirs sur mes pas;

Venez à *Sans-Souci*: c'est-là que l'on peut être
 Son souverain, son roi, son véritable maître.
 Ce champêtre séjour, par sa tranquillité,
 Nous invite à jouir de notre liberté.

D'Argens, si vous voulez connaître:
 Cette solitude champêtre,

Ces lieux où votre ami composa ce discours,
 Où la Parque pour moi file les plus beaux jours;
 Sçachez qu'au haut d'une colline,
 D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin,
 La maison du maître domine;
 D'un ouvrage fini l'on admire le soin,
 La pierre sous la main habilement taillée,
 En divers groupes travaillée,
 Décore l'édifice & ne le charge point.

A l'aube, ce palais se dore
 Des premiers rayons de l'aurore;
 Sur lui directement lancés:
 Par six terrasses différentes

Vous

Vous descendez fix douces pentes,
Pour fuir dans des bosquets de cent verts nuancés.
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines
Font sauter & jaillir leurs ondes argentines,
Sur des marbres sculptés qui ne le cedent pas
Aux chefs-d'œuvres des Phidias.
Là le train de mes jours a la démarche unie;
Là ne regne point la folie
Des assommans & longs repas,
Que la Coutume regle avec sa tyrannie :
Où l'Ennui bâillant s'affocie
A la Profusion des modernes Midas;
Où le Rire glacé tout hautement renie
La discordante compagnie,
L'étiquette & les embarras.
Une table à midi frugalement servie,
Qu'on fait assaisonner par d'utiles propos,
Où les traits petillans de la vive saillie
S'égayent quelquefois sur le compte des fots,
Y pourvoit sans excès aux besoins de la vie :
On y préfere des bons-mots
La saillante plaisanterie,
A la gourmande intemperie
De vos Apicius & de tous leurs héros.
Là ne paraît point sur la scene
Dans les convulsions des longs embrassemens,
L'infame Fausseté ni l'implacable Haine
Dont la perfide bouche articule avec peine
La trahison des complimens.
Là ne se trouvent point ces gens

Que l'Amour propre peint des couleurs les plus belles,
 Qui sur tous les sujets font de parfaits modeles;

Leur discours est comme un miroir

Où leur fatuité s'admire & se fait voir.

Là ne se trouvent point ces bégueules titrées,

Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées,

Qui discutent des riens & rient en chorus.

Là ne sont, grace au ciel, connus

Ces longs discoureurs méthodiques,

Argumenteurs métaphysiques,

Tous ânes baptisés en *Us*.

Là n'habite point la Critique

Au ris malin, à l'air caustique;

Ces atrabillaires Argus

A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire,

Aux infernales eaux abreuvant leur satyre;

Et ces bavards & ces fâcheux,

Tous parasites ennuyeux.

Cette tranquille solitude

Défend comme un puissant rempart

Contre tous les assauts qu'avec la multitude,

La turbulente inquiétude

Livre aux sages amans des Sciences & des Arts.

Ah! d'Argens, que l'espèce humaine

Est sotté, folle, avide & vaine!

Heureux! qui retiré dans un temple à l'écart,

Voit sous ses pieds grossir & gronder les orages;

Contemple de sang froid les écueils, les naufrages,

Où les ambitieux, vains jouets du Hazard,

De leurs tristes débris vont couvrir les rivages!

Heu.

Heureux, cent fois heureux le mortel inconnu,
 Qui d'un esprit non prévenu,
 Repoussant hardiment le poison de la Gloire,
 Dans sa coupe n'a jamais bu;
 De qui le goût solide est enfin revenu
 De tous ces vains lauriers que dispense l'Histoire;
 Et qui par ses vertus vers son fiefle acquitté,
 N'éleve point d'autels à sa propre mémoire,
 Ne gueuse point l'encens de la postérité!
 Méprifons tous ces fous qui priment sur les autres;
 Marquis, ces faux plaisirs ne feront pas les nôtres.
 Ah! plutôt verra-t-on d'Argens levé matin,
 L'âne emporter le prix à la rapide course,
 La Camas devenir putain,
 Ou l'Elbe regorgeant remonter vers sa source.
 Laissons les glorieux eux-mêmes s'applaudir;
 Et tandis que leur faim ne pourra s'affouvir,
 Qu'entassant les projets que forme l'Inconstance,
 Que morts pour le présent ils vivent d'espérance;
 Pratiquons tous l'art de jouir.
 Et laissant aboyer & Cerbere & l'Envie,
 Confidérons le tems, dont le rapide cours
 Nous ravit, en fuyant, les instans de la vie,
 Précipite nos plus beaux jours,
 Et nous entraîne, hélas! avec trop de furie;
 De la vive jeunesse à la caducité.
 La fleur à peine éclose est aussi-tôt flétrie;
 A peine l'homme est-il, que l'homme n'a qu'été.
 Déjà votre ame est allarmée
 Du ton de la réflexion.

Oui, la vie est un songe, une vaine fumée;
Un théâtre où l'illusion
A fait un trafic de chimere.
Mais de-là ma conclusion,
D'Argens, ne doit pas vous déplaire.

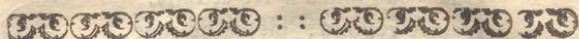
Ma sincere amitié vous conjure de faire
Usage du plaisir qui fuit;
A fixer d'une main légère
La jouissance passagere
Qui paraît & s'évanouit.

Que m'importe demain quel est le jour qui fuit ?
Que les aveugles Destinées

Nous gardent de longues années,
Répandent sur nos sens leurs divines faveurs;
Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,
Leurs bras appesantis nous comblent de rigueurs:
Parons toujours nos fronts de ces roses nouvelles;
Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs.
A ces Amours badins allons ravir les ailes,
Et décochons leurs traits droit aux cœurs de ces belles.
Nous ne sommes enfin maîtres que du présent,
A différer le bien souvent l'homme s'abuse.

Jouïssons de ce seul instant;
Peut-être que demain le Ciel nous le refuse,





ÉPITRE IX.

A MAUPERTUIS.

Vous revoilà donc à Paris,
 Parmi Messieurs les beaux-esprits,
 Au centre de la politesse,
 Des Arts & de l'urbanité
 Que posséda jadis la Grece :
 Careffé par une duchesse,
 Desiré, par-tout invité ;
 Jouissant dans votre patrie
 Et de l'estime & de l'envie,
 Qu'attire toujours après soi
 Le Mérite dont l'éminence
 A la fastidieuse Ignorance
 Tacitement donne la loi.

Que la France sera jalouse
 Qu'Hymen, pour le choix d'une épouse,
 Ait fixé vos vœux à Berlin !
 „ Ma chere, c'est un géometre,
 „ Dira l'une d'un air malin ;
 „ Le monde prétend qu'il doit être
 „ D'un jugement net & certain ”.
 Le feu lui montant au visage,
 Elle sent d'autant plus l'outrage

C 4

Que

Que vous faites à ses attraits,
L'autre répond, pleine de rage,
„ C'est que c'est un mauvais Français.

Bientôt un nouveau flux de monde
Vous entraîne vers ce séjour
Où de la Nature profonde
L'Art à tâtons suit le détour.

Dans cet Aréopage auguste
On distingue ce vieux Nestor,
Reste chéri de l'âge d'or,
Dont l'esprit gai, profond & juste,
Semble triompher de la Mort.

Là sont protégés d'Uranie
Et les Clairauts & les Mairans,
Votre émule de Laponie,
Et tant d'autres, tous vrais savans.

De-là vous vous rendez au temple
Qu'Armand fonda, tant pour son nom,
Que pour le culte d'Apollon,
Où l'étranger ravi contemple
Tous les dieux de votre Hélicon.
Quarante bouches éloquentes,
Quarante plumes triomphantes
Y portent des coups foudroyans
Aux solécismes renaissans.
Dans cette compagnie illustre
L'un brille du plus vif éclat;

Il en est l'ornement, le lustre;
Du Pindé il a le consulat;
Comme un cedre qui se redresse;
Leve sur la forêt épaisse
Son front superbe & fourcilleux;
De même ce moderne Homere
Semble porter son vol aux cieux.

Plus loin, aux bords de l'Hippocrene,
On voit l'amant de Melpomene,
Son *Catilina* dans les mains,
Faisant haranguer sur la scene
Le Démosthene des Romains.

Là, prenant une autre tournure,
Chiche de mots, mais plein de sens,
Usbek crayonne à ses Persans
De nos mœurs la folle peinture.

Et plus loin, sur un flageolet;
Un héroïque perroquet....

Mais quels sont ces cris d'allégresse,
Ces chants, ces acclamations?
Le Français, plein de son ivresse,
Semble vainqueur des Nations:
Il l'est; & voilà que s'avance
La pompe du jeune Louis:
L'Anglais a perdu sa balance;
L'Autrichien son insolence;

Et le Batave encor surpris ;
 En grondant, bénit la clémence
 De ce héros dont l'indulgence
 Pardonne après avoir soumis.

Ce prince à son peuple qui l'aime,
 Immole son ambition ;
 Plus grand, à mon opinion,
 De s'être subjugué lui-même,
 Que s'il eût, moderne César,
 Attaché la Flandre à son char.

Les Français suspendent leurs armes ;
 Les Arts, les Plaisirs & l'Amour
 Bannissent les froides allarmes ;
 Mars régna ; chacun à son tour.

Ces cyprès qu'un sang magnanime
 Arrofa pour punir le crime
 De vingt rois contre vous liés,
 Soudain se changent en lauriés ;
 Les roses couronnent vos têtes ;
 Tous les jours sont des jours de fêtes ;
 Quand Janus ferme son palais.

Qu'il est beau de cueillir la paix
 Au sein brillant de la victoire !
 Louis ! votre immortelle gloire
 Va de pair avec vos bienfaits.

De cette charmante Patrie,
Maupertuis, goûtez les douceurs;
Mais du centre de ses splendeurs,
Ecoutez du moins, je vous prie,
Les tristes regrets qu'à Berlin
Exhale notre Académie:
Ce sont des plaintes d'orphelins,
Revendiquant en vous leur pere;
Leurs pleurs & leur douleur amere
Fléchiraient des cœurs de marins.
Toute leur gloire est éclipcée;
Toute leur grandeur est passée.

Telle qu'on voit dans un jardin
La rose manquant de rosée,
Se flétrir dès le lendemain;
Tel ce corps, fans votre présence,
Dans les langueurs de l'indolence,
S'achemine vers son déclin.

Lorsqu'un berger sage & fidelle
Sait quelques loups dans son canton,
Abandonne-t-il ses moutons
A leur dent vorace & cruelle?
Et vous, qui fites soulever
Les Argumenteurs, les Sophistes,
Tous les professeurs Monadistes,
Criant par-tout pour nous braver;
Et que dans l'obscurité sombre
Ils ferrailent encor dans l'ombre:

C 6

Qu'on

Qu'on entend par-tout disputer,
 Distinguer, prouver, réfuter,
 Et perorer des gens austères
 Du style aigre des harangères ;
 Dans l'acharnement du combat
 De tous ces cuistres à rabat,
 Vous quittez ces champs de batailles,
 Et fuyez en poste à Versailles,
 Pour respirer votre air natal.
 Ainsi Rome de ses murailles
 Vit la retraite d'Annibal ;
 Et tandis que l'Africain loue
 Ce courage aux Romains fatal,
 Le héros s'endort à Capoue.

Votre Capoue est dans Paris ;
 Ces voluptés chez nous prosrites,
 Ce peuple doux de Sybarites,
 Et tant de commodés maris,
 Aux disputes métaphysiques
 Sont de funestes pronostiques.

A Paris il est des élus
 Du dieu de la délicatesse,
 Leur esprit est plein de finesse ;
 D'eux partent des traits imprévus,
 Brillans de feu, de gentillesse ;
 C'est-là que vous êtes sans cesse ;
 Mais de chez eux seroit exclus
 Quiconque nommeroit l'espece

De

De nos bons Professeurs en Us.

Quittez ces divins Sanctuaires
Et d'Uranie & de Clío;
Suivez mes avis salutaires,
Allez retrouver vos corsaires
Dans votre port de Saint-Malo.

C'est-là que mon esprit sans crainte
Et sans allarmes vous fera;
Je n'appréhende point l'empreinte
Que sur votre cerveau fera
L'éloquence grossière & plate,
Et l'Atticisme d'un pirate,
Fût-il le fils de Guétrouin,
Demi-homme, demi-marfouin:
Car mon amour-propre se flatte
Que Saint-Malo devant Berlin
Baisse le pavillon à plein.

Quand de la mer Hyperborée,
L'Astre étincellant des saisons
Aura fondu tous les glaçons;
Qu'ici la Nature parée,
Et d'éclatans rayons dorée,
Pouffera feuilles & boutons;
Que le Printems de sa livrée
Décorera tous les cantons;
Alors cet Astre secourable,
Dans une saison favorable,

Protégera votre retour.
L'Académie inconsolable,
Dès l'aurore de ce beau jour,
Quittant ces noires élégies,
Célébrera par ses orgies
L'empire de son président ;
Et dans ces jours tissus de joie,
Retentiront des cris de joie
De l'Elbe jusqu'à l'Eridan.



É P I T R E X.

LA PALINODIE,

A D A R G E T.

J'En suis fâché, pauvre Darget,
Si ma Muse trop indiscrete,
De ses bons mots te fit l'objet :
Rappelle - toi que tout poëte
Doit amplifier son sujet.

Ton nom, si propre à l'hémistiche ;
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans sa niche ;
Et je chargeai dessus ton dos
Tout ce qu'une fiction sole

Et

Et la gigantesque hyperbole
Imagina pour mes héros.

Lorsque notre feu nous transporte,
L'esprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment;
Le mensonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement;
C'est en agissant de la forte
Qu'Homere a plu si constamment;
Et ses ouvrages si durables,
Sont un heureux tissu de fables
Mensongeres assurément.

Que fais-je si le gars Therfite,
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel Homere ôta le cœur,
Pour qu'Achille eût plus de mérite?

Sur ce modele j'eus l'honneur
De te dépeindre sodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dober le Jésuite:
J'osai te faire voyageur;
De jeunes nonains violeur;
Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.

Ah! quand notre verve maudite

Nous

Nous a remplis de sa fureur ;
 De notre cervelle animée,
 Il part, ainsi que d'un volcan,
 Des flammes & de la fumée,
 Et rien n'arrête ce torrent :
 Dans ces fougueux enthousiasmes
 Nous emportant à tout hazard,
 Il nous échape des sarcasmes
 Auxquels le cœur n'a point de part.
 Je devine ce qui t'offense :
 Ne seroit ce pas ce tableau
 Où ton patron ou ton fléau
 Arrêta ta concupiscence ?
 Ah ! cet exemple est bien plus beau
 Que celui de la continence
 Du grand destructeur de Numance
 Et digne d'un saint mort puceau.

Oui, par certaine épître encore,
 J'ai mérité de l'ellebore,
 Pour avoir dans tous tes portraits
 Follement barbouillé tes traits.

Je t'y traitai de turc à more,
 Sachant qu'aucun mortel n'ignore
 Que les poètes sont menteurs :
 Comme on ne daigne pas nous croire,
 J'ai crû pour établir ta gloire,
 Que je devois charger tes mœurs.

Enfin,

Enfin, Darget, sur ton histoire
Nul ne consultera mes vers;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils seront rongés par les vers:
Je veux que leur recueil stérile,
Enfant de mon oisiveté,
Périsse dans l'obscurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.

Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,
Doit narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'instruire.

Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vastes champs
Aux versificateurs habiles
Qui remplacent de notre tems
Les Horaces & les Virgiles.

D'eux redoute les coups de dents,
Et non de ma Muse badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, sans consulter le bon-sens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.

Darget, que rien ne te chagrine:
Ris tout le premier de ces vers;
Leurs sons se perdent dans les airs,

Et

Et je crierais plutôt famine
Que de souffrir qu'on les destine
A courir par tout l'univers.

Mais si, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie,
Darget, par ma palinodie,
Tu feras te justifier.



É P I T R E X I.

A V O L T A I R E.

C Roiez que si j'étais Voltaire
Et particulier aujourd'hui,
Me contentant du nécessaire,
Je verrais envoler la Fortune légère,
Et m'en moquerais comme lui;

Je connais l'ennui des Grands, le fardeau des devoirs, le jargon des Flatteurs,
Et tout l'amas des petitesesses,
Et leur genres & leurs especes,
Dont il faut s'occuper dans le sein des honneurs.

Je

Je méprise la vaine Gloire
Quoique Poëte & Souverain.
Quand du ciseau fatal retranchant mon destin
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au Temple de Mémoire.
Un infant de bonheur vaut mille dans l'Histoire.

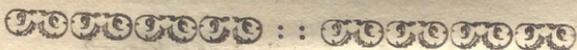
Nos destins sont-ils dont si beaux ?
Le doux plaisir & la mollesse,
La vive & naïve allegresse
Ont toujours fuit des Grands la pompe & les faisceaux.
Nés pour la liberté, leur troupe enchanteresse
Préfere l'aimable paresse
A tous autres devoirs, guides de nos travaux.

Ainsi la fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis:
Ou qu'elle m'agite, ou m'outrage,
J'en dormirai toutes les nuits,
En lui refusant mon hommage.
Mais notre état fait notre Loi.
Il nous oblige, il nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.

Voltaire dans son Hermitage,

Dans

Dans un païs dont l'héritage
 Est son antique bonne foi,
 Peut s'adonner en paix à la vertu du sage
 Dont Platon nous marqua la Loi;
 Pour moi menacé du naufrage
 Je dois en affrontant l'orage
 Penser, vivre & mourir en Roi.



É P I T R E XII.

A MA SOEUR DE BAREITH.

Sur sa maladie (k).

CHère Sœur, de tout tems l'homme peu raisonnable,
 Languit stupidement sous le joug de ses sens;
 Des foudres enflammés la crainte formidable
 Lui fit sur des autels allumer son encens;
 Tout objet merveilleux lui parut adorable;
 Sa peur créa des Dieux de tous les élémens.
 On vit des bois exprès consacrés aux Furies;
 Sous le nom d'*Amphitrite* on adora les mers;
 L'Ether devint *Saturne*, & tant d'Idolâtries
 Durent leur origine aux terreurs des Enfers.

Ceux

(k) Cette Epître n'est arrivée à Bareith qu'après la mort de cette Princesse.

Ceux que l'ambition dévora de sa rage,
 Que leur force excitait à dompter leurs égaux,
 Brillans par leurs exploits, brillans par leur courage,
 A des Peuples grossiers parurent des Héros.
 Dès-lors l'Apothéose eut des routes aisées;
 Le Ciel tout étonné de ces cultes nouveaux,
 Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux;
 Et si quelques vertus furent divinifées,
 Les vices à leur tour trouverent des dévots.

Mais parmi tant de Dieux que s'était forgés l'homme,

Auxquels la folle erreur avait sacrifié,
 On ne trouve à Memphis, dans Athènes, dans Rome,
 Aucun culte à l'honneur du Dieu de l'amitié,
 Seul être, s'il en fut, qui mérita des Temples;
 Tant le peuple ignorant, facile à s'égarer,
 Confond ce qu'il doit craindre, ou qu'il doit adorer!
 Mais l'Univers alors manquait de grands exemples;
 Le fidèle *Euryale* expirant pour *Nisus*,
Thésée aux bords du *Styx* suivant *Pirithous*;
 Ces beaux noms, ces Héros, leurs fastes respectables,
 Ne subsistaient que dans les Fables,
 Pour donner du lustre aux vertus,
 Il faut des faits plus véritables,
 Et des exemples plus connus.

Vous, ma divine Sœur, que j'honore & révere,
 Dont mon orgueil séduit se vante d'être frere;
 Si Delphes, si Colchos, dans leurs tems fortunés;
 Avoient trouvé chez eux une vertu si rare,

Les

Les Temples, les saints Lieux, de festons couronnés,
 Les peuples empressés, à vos pieds prosternés,
 La genisse expirant sous un glaive barbare,
 Vous eussent confirmé l'hommage des mortels;

Et bientôt leur reconnaissance,

Des dons de l'amitié connaissant l'excellence,
 Vous aurait, sous son nom, dédié des autels.
 Qui sentit mieux que moi sa bénigne influence?
 Dans mes jours fortunés, ou dans ma décadence,
 Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.

Quoi! pourrais-je oublier cette amitié constante,
 Sensible, secourable, & toujours agissante,
 Qui me récompensait des maux que j'ai soufferts!
 O vous, mon seul refuge! ô mon port, mon asyle!
 Votre voix étouffait ma douleur indocile;

Et fort de vos vertus, je bravais l'Univers.

A combien de dangers votre ame généreuse

S'exposa pour me secourir,

Moi qui préférerais de périr

A l'image trop douloureuse

Des maux que je craignais que vous pouviez souffrir!

Ah! fut-il jamais un modele

D'une tendresse plus fidele

Que celui que vous nous donnez!

Si la vertu rend immortelle,

Les autels vous sont destinés.

Qu'un cœur païtri de boue, ou qu'une ame commune,

Sans sentimens & sans honneur,

Place le souverain bonheur

Dans ces frivoles biens, jouets de la fortune;

Qu'en

Qu'en lâche il se livre à l'erreur
 De l'intérêt qui l'importune :
 Mais, qui possède votre cœur,
 [Espoir sur lequel je me fonde]
 Le trouve au dessus, tendre Sœur,
 De tous les trésors de ce monde.
 Ah ! si tous ces mortels, d'un faux éclat surpris,
 Qui par de vains désirs empoisonnent leur vie,
 D'un cœur fidele & pur reconnaissent le prix,
 A mes tristes grandeurs ne portant plus d'envie,
 Quittant tous leurs projets, ils ne feraient jaloux
 Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.
 Mais quel trouble soudain me coupe la parole !
 Tandis qu'une image frivole
 Me rappelle mes jours sereins,
 Quand pour adoucir mes chagrins,
 Votre souvenir me console,
 Des cris lugubres & perçans
 Me font frémir d'horreur, & me glacent les sens ;
 Mes yeux se couvrent de ténébres.
 Les graces, les vertus, sous des voiles funébres,
 Par leurs plaintifs gémissemens,
 Méprisant leurs attraits & négligeant leurs charmes,
 M'annoncent, en fondant en larmes,
 Et vos dangers, & mes tourmens.
 La mort, l'affreuse mort menace votre vie ;
 Les Dieux jaloux de leurs bienfaits,
 A mon bonheur portent envie ;
 Et le trépas, d'un bras impie,
 S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits !

Les

Les vertueux liens de deux amis parfaits!
 Non, jamais la Nature avare
 N'avait de ses arides mains
 Prodigé de présent plus parfait ni plus rare
 Qu'elle le fit, ma Sœur, vous donnant aux humains
 Peut-être ce séjour, où l'audace & le crime
 Ne cessent de se déborder,
 Est indigne de posséder
 Un mérite aussi rare, une ame aussi sublime.
 Hélas! quand mon cœur révolté
 Contre tant de méchanceté,
 Détestait les humains & leur scélératesse,
 Alors de vos vertus rappelant la splendeur,
 Je pardonnais en leur faveur
 A tous les vices de l'espèce.
 O divine amitié! dont l'aide & la douceur
 Secourable à mes maux, apaisa leur douleur,
 Ne souffrez pas, mes Dieux, qu'en vain je vous implore;
 Arrachez au trépas une Sœur que j'adore;
 Agréez mon encens, mes larmes, mes soupirs;
 Si votre culte fut l'objet de mes plaisirs;
 Si jusqu'aux Cieux ma voix de vous se fait entendre,
 Exaucez les vœux d'un cœur tendre,
 Et daignez accorder à mes ardens desirs
 Le seul bien qu'à jamais de vous j'ose prétendre:
 Conservez les précieux jours
 De votre plus parfait ouvrage;
 Qu'une santé brillante accompagne leur cours,
 Et qu'un bonheur égal soit toujours leur partage.
 Si l'inflexible sort qui nous donne la loi,

De.

Demande un sanglant sacrifice ;
 Mes Dieux, implorez sa justice ;
 Que son choix rigoureux ne tombe que sur moi.
 J'attends, sans murmurer, victime obéissante,
 Que l'inexorable trépas,
 En consommant ses attentats,
 Veuille éteindre sur moi sa faulx étincelante.
 Mais si tant de faveurs que j'ose demander,
 Sur un foible mortel ne peuvent se répandre,
 O mes Dieux! daignez accorder
 Qu'on me voie & ma Sœur un même jour descendre
 Dans ces champs ombragés de myrthe & de cyprès,
 Séjour d'une éternelle paix,
 Et qu'un même tombeau puisse enfermer ma cendre.





PIÈCES

DIVERSES.



STANCES IRRÉGULIÈRES.

SUR LA TRANQUILLITÉ.

NOn, ce n'est point au dieu qui répand les pavots,
Au dieu de qui la main pesante
Plonge tout l'Univers dans un profond repos,
Que ma Muse, à peine naissante,
Prétend consacrer ses travaux:
Je laisse aux Muses indolentes,
Au haut du Parnasse expirantes,
Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique dieu,
Qui veut monter sur le Parnasse,
Doit choisir la première place:
Entre bon ou mauvais il n'est point de milieu.

Pour moi je chanterai ce dieu rempli de charmes,
Ce pere des plaisirs, l'ennemi des allarmes,

Qui

Qui préfère les oliviers
Aux rameaux précieux des palmes triomphantes,
Et qui refuse les lauriers,
Lorsque leurs feuilles sont sanglantes.

O vous, Plaisir charmant! douce Tranquillité!
Nous recevons de vous les vrais biens de la vie:
Dans votre calme heureux, la Haine ni l'Envie
N'interrompent jamais notre félicité.

Qu'importent les grandeurs, présens de la Fortune?
Qu'importe de Crésus l'inutile trésor?
Le sage fuit des rois la faveur importune;

Les biens sont le jouet du fort,
Ces noms si fastueux qui font trembler la terre,
D'arbitres des humains, de foudres de la guerre;
Ces noms, à qui l'erreur érige des autels,
Qui sont le digne prix des fléaux des mortels,
S'achètent par le sang, le meurtre & le carnage.

Remarquez ce héros si fier de son courage,
Dont l'intrépide cœur méprise le danger,
Qui brave mille morts au front de son armée,
Et qui dans le péril brûle de s'engager:
Dans le fond de son cœur il craint la renommée,
Et ce que l'Univers de lui pourra juger.

Qu'auraient fait les vainqueurs des Gaules & d'Asie,
Vous Alexandre, & vous César,
Sans de vaillans soldats prodiges de leur vie,

Et fans le secours du Hazard ?
L'un, au lieu d'être roi, né pâtre en Macédoine,
N'aurait point renversé le trône de Cyrus;
L'autre, fans l'argent de Craffus,
Sans l'orgueil de Pompée & fans le bras d'Antoine,
N'aurait point asservi les Romains abattus.

Ces destins sont fameux, mais leur viciffitude
Mêle l'amertume au bonheur.
Quel est donc ce frivole honneur,
Qu'on ne doit point à foi, mais à la multitude ?

De ces triomphes vains mon cœur n'est plus tenté ;
Je plains l'aveuglement profane
Dont la sombre fureur émane
De cet héroïsme entêté.

Ces champs si fortunés où regne l'opulence,
Qui réchauffés des feux de l'astre des saisons,
Produisent de riches moissons ;
Ces champs qu'habitent l'Innocence,
La Candeur & la Tempérance,
Si la guerre venait répandre sa fureur,
Seraient changés soudain en théâtre d'horreur.
La terre, abondante & fertile,
Présenterait un champ stérile ;
Et l'on verrait dans ces climats
Les épis moissonnés par d'avidés soldats,
Les arbres renversés, les maisons abattues,
Et les violateurs répandus dans les rues,

Por-

Porter par-tout le fer, la flamme & le trépas.
 Ces charmans lieux témoins des danses ingénues,
 Dont Julie & Chloé célèbrent leurs plaisirs,
 De leur rustique amour expriment les desirs,
 Entendraient mille cris élevés jusqu'aux nées,
 Capables de nous attendre,
 Des victimes de la patrie,
 Que Mars exerçant sa furie,
 Inhumainement fait périr.
 Loin de voir ces ébats qui nous donnent la vie;
 Un spectacle effrayant viendrait par-tout offrir
 Ceux à qui le fer l'a ravie.

Malheur à l'inhumain qui sentit le premier
 De trop d'ambition son ame surmontée,
 Et qui du funeste laurier
 Cueillit la branche ensanglantée!
 Son exemple à jamais fatal au genre humain,
 De l'enfer amena sur terre
 Le démon cruel de la Guerre,
 Armé d'un double front d'airain.
 La Justice depuis avec nous fit divorce;
 L'Equité disparut, tout plia sous la Force;
 Et de paisibles rois changés en conquérans,
 De la gloire avalant la trop flatteuse amorce,
 Furent pirates & brigans.

Pyrrhus, en tentant la fortune,
 Gémissait sous le poids d'une ardeur importune:
 S'il cherchait des dangers & d'illustres rivaux,

Courant le fer en main de contrée en contrée,
 Son cœur desirait moins la palme des héros,
 Qu'il ne se promettait de ses projets nouveaux,
 Qu'au bout de sa course égarée
 Son prix serait le doux repos.

O seul & vrai bonheur! Ô seul bien de la vie!
 Présent précieux d'Uranie!
 Tranquillité d'esprit, difficile à trouver,
 Et difficile à conserver;
 Ton secours à l'espèce humaine
 Fait supporter l'adversité,
 Modère la prospérité,
 Et calme dans l'ame hautaine
 L'amour de la vengeance & le feu de la haine.
 La Vertu doit son être à la Réflexion:
 Mais ta plante, belle, tardive,
 Ne prospère point sur la rive
 Que possède l'Ambition.

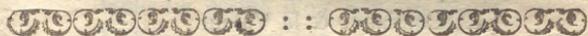
Qu'en vain les volages mortels,
 Jouets des passions, jouets de l'inconstance,
 Se consomment d'impatience,
 En prenant les faux biens pour les seuls biens réels;
 Qu'en proie à leur incertitude
 Ils soient par leur inquiétude,
 Ou par ambition, prêts à tout hasarder:

Pour moi, je veux jouir d'un tems si favorable,
 Sans donner des regrets aux jours qui ne sont plus;

Et

Et sans m'embarrasser, par des soins superflus,
De l'avenir impénétrable,
Pourquoi former de vains projets,
A de fameux revers sujets ?

Dans le cours de nos ans, terme si peu durable,
Je veux sur mon chemin du-moins semer des fleurs;
En peignant tout en beau, rendre ma vie aimable:
La vérité desagréable
Ne vaut pas mes douces erreurs.



V E R S

FAITS DANS LA CAMPAGNE DU RHIN

EN 1734.

Loin de ce séjour solitaire
Où sous les auspices charmans
De l'amitié tendre & sincère,
Je goûtais tous les agrémens
D'un commerce doux fait pour plaire:

Dans un séjour plus turbulent
Mon inconstant Destin me guide;
Le dieu des combats y préside.

Ce dieu si fier, si violent,
Ne respire que les allarmes;
Au haut d'un trophée éminent

S'éleve son trône insolent,
Entouré de casques & d'armes.
Bellone, au regard inhumain,
Sur ses cruels foudres d'airain,
Aux ordres de ce Dieu soumise,
Après de ce trône est assise.
Proche d'elle l'Ambition,
Par l'appât de l'Illusion,
Attire le peuple & l'amorce.
Là paraît la nerveuse Force,
La Confiance & la Valeur,
Et le Courage téméraire
Avec l'Audace sanguinaire,
S'appuyant sur le Point d'honneur;
Et l'Intérêt & la Licence,
La brutale Féroçité,
Ministres de sa violence,
Sont tous placés à son côté.

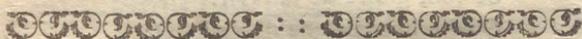
Cette cour pleine d'insolence,
Ne desire que les combats,
L'ardente soif de la vengeance;
Le sang ruisselle sous ses pas;
Le fier Orgueil & l'Arrogance,
Y sement l'horreur du trépas,
Où ce dieu tient sa résidence,
Il fait déraciner exprès
Tous les oliviers des forêts:
Il ne souffre dans sa présence
Que les lauriers & les cyprès.

Sa voix excite le carnage ;
Il transporte ses courtifans
Dans de sombres accès de rage ;
Et ces sanguinaires agens,
Insensibles dans leur furie
Au plaisir de donner la vie,
Se font gloire de la ravir.
Quelle horreur que de s'affouvir
Du sang, grand Dieu, d'un propre frere !
Mortels, le jour qui nous reluit,
Nous fut donné d'un commun pere :
L'affreux Trépas qui nous poursuit
Sous nos pieds creuse notre tombe.
L'homme est une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui se fane & tombe.
Mille chemins nous sont ouverts
Pour quitter ce triste Univers ;
Et la Nature si féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

Ah ! Mortels, quelle est votre erreur,
De prêter vos mains meurtrières
Et vos talens & vos lumières,
Au meurtre, au carnage, à l'horreur ?

Enrôlé dessous les bannières
De ce dieu rempli de fureur,
Tandis qu'il ravageait la terre,
J'ai su conserver ma douceur :
Dans l'acharnement de la guerre,

J'ai respecté l'Humanité
 Et la Candeur & l'Équité.
 Si j'ai fû faire mon office,
 Sans être farouche & cruel;
 On peut, fans être criminel,
 Habiter le séjour du vice.



STANCES

A VOLTAIRE (1).

DE votre passeport muni,
 Et d'un certain petit mémoire,
 S'en vint ici le sieur Honi,
 Qui s'applaudissait de sa gloire.

Ah! dis-je, apôtre de Bacchus,
 Ayez pitié de ma misere;
 De votre vin je ne bois plus;
 J'ai la fièvre, c'est chose claire.

Apollon, qui me fit ces vers,
 Est dieu, dit-il, de Médecine;
 Ecoutez leurs charmans concerts,
 Eprouvez leur force divine.

Je

(1) Honi, Marchand de vin de Bruxelles, vint à Wesel, & porta à l'Auteur une Epître en vers de Voltaire. L'Auteur avoit alors dessein de voyager en Flandre, & il n'en fut empêché que par la fièvre quatte.

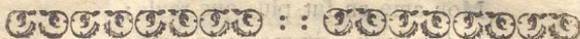
Je lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie;
Je fus guéri, du-moins je crus
Que ces vers me rendaient la vie.

Et le plaisir & la santé,
Que vous eûtes l'art de me rendre,
Et force curiosité,
D'un faut m'emportèrent en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le généreux rival d'Homere;
Et quittant la morgue des cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez, Honi, mon précurseur,
Muni de ce nouveau diplôme;
L'intérêt est votre moteur,
Le mien c'est de voir un grand homme.





V E R S

A J O R D A N .

Sur la comete qui parut en 1743.

HElias ! Jordan, tu tremble encor,
Et tu crains pour ce pauvre monde,
Que la grande comete Hétor,
Que le ciel à jamais confonde,
Viennè terminer potre sort.

Pour toi ce serait grand dommage ;
Tu n'es qu'à la fleur de ton âge ;
Tu fis à tout pauvre chrétien
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat (m) qu'en beau langage
La Neuville rendit si sage
Que personne n'y connut rien.

En tous lieux ton bon cœur opere (n),
Par tes soins l'école s'éclaire,
Et par toi le pauvre est nourri ;

Tous

(m) Cardinal Fleury, mort alors.

(n) Il avait l'inspection des Universités, de la Maison de travail, & de la Maison des Fous.

Tous les fous t'appellent leur pere,
Les Magdelainés leur mari.

Et voilà pourquoi je souhaite

Que cette maudite comete

N'ait pas le cœur de te rôtir:

Pour moi s'il me fallait partir

Pour le pays de Proserpine,

Ma mort ferait anéantir

Une ame tant soit peu mutine.

Tu fais très-bien que jeune fou

J'ai renversé les vieux systèmes

Que les Marins, peuples jaloux,

Avaient arrangés pour eux-mêmes.

Que nos aïeux Topinambous

Avaient réverés à genoux.

Oui, tu fais que mon bras coupable

N'expédia que trop souvent

Plus d'un maudit pandour au diable,

En Silésie en nous battant:

Ainsi quand sur moi misérable,

Cette affreuse comete Hétor

Lancerait son feu redoutable,

Elle n'aurait, ma foi, pas tort.





DISCOURS

SUR LES IGNORANS.

LE beau Balbus, dont l'aimable figure
 Rassemble en lui les dons de la Nature,
 Lui qu'on dirait que l'Amour a formé
 Pour plaire au monde & pour en être aimé,
 Ce beau Balbus n'est qu'un fat à ma vue,
 Dont le discours vous affomme & vous tue.
 Dont l'esprit froid, raboteux & nouveau,
 Ne tire rien de son vuide cerveau;
 Qui sur tout point décide sans connaître,
 Et dont le fort est d'être petit-maître.

Je me trouvais chez le profond Jordan,
 En compagnie avec cet ignorant:
 Jordan plaignait les malheurs de la guerre;
 On raisonnait des fraix que l'Angleterre
 Faisait toujours avec profusion,
 Pour contenter sa vaste ambition.

„ Madrid, je crois, en est la capitale,
 „ Reprit Balbus, la cour impériale
 „ N'a-t-elle point jadis résidé là?
 Point, lui dit-on, Madrid est loin de là.
 Comme on réglait les destins de l'Europe,

Que

Que des états on tirait l'horoscope;
On poursuivit, malgré ce Schah-Baham.

Pour terminer cette guerre sanglante,
Il serait bon qu'en hâte le Sultan
Fit avancer la troupe triomphante
De ses Spabis, dans les combats brillante,
Pour attaquer l'Autriche dans l'instans;
Sans ce moyen nul roi ne s'accomode,
„ Mais ce Sultan habite l'Antipode,
Nous dit Balbus; & chacun, en riant,
Prenait pitié de ce fat ignorant.

„ Pour moi, dit-il, tranquille en ma coquille,
„ Je ne connais qu'à peine ma famille;
„ Peu soucieux de ces grands démêlés
„ Dont vos esprits me paraissent troublés;
„ Ce sont pour moi des contes de grand' meres;
„ Et dans le fond un homme tel que moi,
„ Sans s'informer de ce chaos d'affaires,
„ Pour s'appliquer n'a pas du tems à soi.

Quoi! vous croyez qu'il ne faut rien apprendre?
„ Notre art, dit-il, est l'art de nous répandre,
„ Et de fournir à la ville, à la cour,
„ A tout moment quelque conte d'amour.
„ Tous les talens dès le berceau nous viennent;
„ Les gens bien nés de leurs parens les tiennent;
„ On m'a bien dit que des gens tels que vous,
„ Pour trop apprendre en sont devenus fous:

„ Sans

„ Sans l'embarras d'une étude importune,
 „ Un ignorant parvient à la fortune:
 „ Passe qu'un gueux rampant à nos genoux ?
 „ Pour se tirer du tas bourbeux de fange
 „ Où son état méprisâble le range,
 „ Par le savoir s'éleve jusqu'à nous ;
 „ Mais ce serait en nous extravagance
 „ De rechercher l'inutile science
 „ Qu'à deux genoux révere le savant :
 „ Eh ! que dirait la bonne compagnie
 „ En me voyant crasseux comme un pédant
 „ Cette sottise, avec raison punie,
 „ Ne trouverait dans le nombre charmant
 „ De mes amis nul qui ne me dénie.

Dans ce moment un président vint là,
 Qui de ses jours le latin ne parla ;
 Qui n'ayant lû ni Cujas ni Bartole,
 Juge au hazard, & buvant s'en console :
 Chez un seigneur, ce juge dépravé
 Avait passé moitié du jour à table,
 Où Maupertuis s'était aussi trouvé.

Nous abordant avec un air affable,
 Il veut sçavoir quel est ce grand docteur,
 Ce Maupertuis, ce grand applatisseur,
 Avec lequel il fut en compagnie.

C'est, lui dit-on, ce fameux voyageur,
 Qui parcourant la froide Laponie,

Par les efforts de son puissant génie ;
 A mesuré, secondé d'un secteur,
 Du monde entier la forme & la figure ;
 Et son calcul qui soumet la nature,
 A deviné le plan de son auteur.
 „ Dans les vieux tems, dit notre homme en furie ;
 „ On extirpait forciers & diablerie ;
 „ Mais dans nos jours, siecle doux & poli,
 „ Le zele antique est par trop amolli.

Calmez, calmez cette ardeur fanatique,
 Lui dis-je alors: non, ce puissant appui
 Du grand Newton, le sage Maupertuis
 Ne s'est servi d'aucun secours magique:
 Si son travail a perfectionné
 Un art ingrat, dont le calcul stérile
 Est du succès rarement couronné ;
 Son but tendait à vous le rendre utile.

Voyez-vous bien ces grands châteaux flottans,
 Rapidement fendre le sein de l'onde,
 Pour vous porter, des bouts d'un autre monde,
 Tous les besoins du luxe de ces tems ?
 C'est le Calcul, aidé de la boussole,
 Qui leur soumet Neptune ainsi qu'Eole :
 Gardez vous donc, dans vos faux jugemens,
 De condamner l'élite des savans.

Un gros prélat à démarche tardive,
 Dans ce moment insolemment arrive,

Et

Et la Mollesse avec l'Oisiveté,
Semblaient avoir, avec leurs mains douillettes;
Patri son teint tout brillant de fanté.

Ce confesseur de toutes les caillettes
Sur un sofa recueillit ses esprits;
Car ce saint homme, excédant sa portée,
Avait gravi, sans aide, la montée:
Il se plaîgnait avec un doux souris,
Que le Très-Haut, quoique prudent & sage,
Donne aux élus les peines en partage.
„ J'ai fait, dit-il, un très-beau mandement,
„ *In extenso*, contre tout mécréant;
„ Je l'ai conclu, pour soutenir mon thème,
„ En prononçant un terrible anathème.

C'est fort bien fait, répondent nos fripons,
Lorsqu'on n'a pas de puissantes raisons
Pour ramener un rebelle à l'Eglise,
Le plus court est qu'on l'anathématise.

„ Vous le voyez, répondit le prélat,
„ Quels sont les soins de mon épiscopat:
„ J'ai fait des saints l'histoire intéressante;
„ Mais que dit-on de mes nouveaux sermons?
„ On vend par-tout cette œuvre édifiante.

Ils sont très-beaux, mais ils sont un peu longs;
Et Massillon vous rend de grands services,
Il vous fournit de bons & forts secours.

„ Obser-

„ Observez bien; du déluge à nos jours,
„ En les peignant, j'ai foudroyé les vices;
„ J'ai condamné ces spectacles d'horreur,
„ Bal, opéra, redoute, comédie.

Vous les avez sans doute vus, Monsieur?
Dis-je en tremblant. " dieu garde! de ma vie."

Quoi! vous prélat, qui ne connaissez rien,
Vous décidez & du mal & du bien?
Allez ouïr déclamer sur la scène
Ces beaux morceaux que Moliere a laissés,
Où nos défauts par lui sont terrassés;
Il n'est rien là ni d'impur, ni d'obscène:
En badinant ils sçavent convertir;
De nos travers leur jeu nous fait rougir;
Quand les sermons fulminans que vous fîtes
N'ont jusqu'ici point fait de profelytes:
Tartuffe au moins charme jusqu'en ce jour;
De ses grands traits la beauté non ternie
A fait rougir plus d'un prélat de cour,
En démasquant la folle hypocrisie:
La comédie est comme un grand miroir;
Quiconque y va, peut tout du long s'y voir;
Là se présente un mari trop crédule,
Et du grondeur le chagrin ridicule;
L'impertinent, le marquis, le pédant;
Le fourbe adroit, l'avare, l'ignorant.

Mon gros prélat était prêt à répondre,

Lorf-

Lorsque l'on vit arriver en pompons,
 Jeunes beautés avec leurs greluchons,
 Dont le fracas faillit à me confondre.
 En moins de rien, maîtresses du discours,
 Toutes parlaient de sentimens, d'amours,
 Et décidaient, en tranchant la dispute,
 Cent questions en moins d'une minute.
 M'appercevant qu'ils n'allaient pas finir,
 Je me sauvai, n'y pouvant plus tenir.

Je le vois bien; tout ce monde profane,
 Disais-je alors, est fait pour les erreurs;
 S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne,
 C'est un aveugle arbitre des couleurs.
 Avec quel front, avec quelle arrogance,
 Dans nos cités figure l'Ignorance!
 Elle paraît au palais de Thémis,
 En long manteau redoublé de fourrure;
 Elle n'a d'yeux que ceux de ses commis,
 Elle est toujours dupe de l'imposture.

On la reçut dans les camps des guerriers,
 Chez chez qu'elle aime,
 De gros chardons lui servent de lauriers;
 Elle a par fois voyagé en Bohême,
 Là du vieux elle ordonna les camps;
 Elle accoucha de ses succès brillans;
 L'occasion s'échappe devant elle;
 Mais tous ses soins sont pour la bagatelle.

Cet

Cette idiote entre chez tous les grands ;
 Elle engendra menins & courtisans ;
 Son bras hardi changea bien sans scrupule
 Un diadème en bonnet ridicule :
 Plus d'un pays par elle est gouverné ;
 Mais son triomphe est sur-tout dans l'Eglise ;
 Tout tonsuré , par elle endoctriné,
 Lui fait ses vœux d'éternelle sottise ,
 D'aveugle foi , d'horreur pour les savans :
 Oui , la Fortune , en caprices bizarre ,
 S'y prend si mal , que l'homme de talens
 Est très-souvent supplanté par l'ignare ;
 Chez nous , ailleurs & dans tous les climats ,
 C'est , en deux mots , l'histoire des Midas .





DISCOURS

SUR LA FAUSSETÉ.

MAudit soit le mortel dont la sombre malice,
 La première eut recours aux traits de l'artifice!
 Qui foulant à ses pieds l'auguste Vérité,
 Du fard de la Vertu couvrit sa fausseté!
 De ses yeux clignotans la timide paupière,
 Ne soutint point l'éclat des feux de la lumière;
 Triste ennemi du jour, les ombres de la nuit
 Secondaient son dessein, par le secret, conduit.

Le monde, imitateur de ce coupable exemple,
 Laisse la Vérité sans culte dans son temple;
 Depuis, chez les humains tout parut confondu,
 Et le mérite simple au crime fut vendu.

Le fourbe osant encore aspirer à l'estime,
 Usurpa follement le nom d'esprit sublime;
 Il resta peu d'amis; & la Duplicité,
 Adoptant les dehors de la Sincérité,
 Sous ce déguisement, difficile à connaître,
 Confondit l'ami vrai, l'imposteur & le traître.
 Elle ose impunément abuser l'Univers;
 Elle croit que ses traits, loin d'être découverts,

E-

Echappent au public dupé par sa finesse,
Et sa sécurité se fonde sur l'adresse.

- „ Il suffit, me disait un jeune homme éventé,
De son esprit brillant fortement entêté,
„ Il suffit à mes vœux, pour m'assurer de plaire,
„ De changer à propos d'air & de caractère.
„ Taciturne, Caton avec mes bons parens,
„ Aussi fou que La Lippe avec les jeunes gens;
„ Quelquefois débitant des propos de morale,
„ Ou pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale;
„ Maître de ma personne & sûr de mon maintien,
„ Pantomime accompli, savant comédien;
„ De mes fins agrémens le Public idolâtre,
„ Docile à mes desirs, s'atroupe à mon théâtre;
„ Lorsque je tiens à tout, mon cœur ne tient à rien;
„ Je flatte tout le monde, & plais par ce moyen.
„ Le siècle est fait ainsi; le monde que j'abuse,
„ Prétend être abusé; sa volonté m'excuse;
„ Je parviens à mon but en me jouant de lui.
„ On sifflerait par-tout l'homme franc aujourd'hui;
„ La simple vérité sent trop l'impolitesse,
„ La Cour a pour l'ouïr trop de délicatesse,
„ On craint le sobriquet d'honnête homme grossier;
„ Le courtisan sur-tout doit faire son métier:
„ La mode est notre loi; le Temps qui tout consume,
„ Asservit les Vertus & tout à la Coutume”.

Quoi! la Mode aurait droit de détruire à son gré
Le lien des mortels le plus saint & sacré?

La

La Bonne-foi serait sujette à son caprice ?
 On verrait succomber la Vertu sous le Vice,
 Et le fourbe à ses pieds fouler la Probité ?
 Le Monde périrait sans la Sincérité.

Toi-même le premier, que l'Erreur environne,
 Et qui, sans réfléchir, au crime t'abandonne,
 Qu'un scélérat plus fin pratiquant tes leçons,
 Te tende un piège adroit, & par ses trahisons,
 De sa fausse Amitié te rende la victime;
 Que tu déclamerai alors contre le crime,
 Contre la Fausseté qui prête à l'ennemi
 Les couleurs, les dehors qu'a le sincère ami !
 Ah ! que tu maudirais ces vaines accolades,
 Et ces convulsions de fausses embrassades,
 Ces complimens menteurs, ces protestations,
 Des sentimens d'un cœur froides allusions !

Crains d'un perfide ami la douceur affectée ;
 Dans ses déguisemens c'est un autre Protée ;
 Sa peau d'agneau te cache un dangereux lion ;
 Il change de couleurs comme un caméléon ;
 A quoi connaîtras-tu le motif qui l'inspire,
 S'il t'aime, s'il te hait, s'il trame, s'il conspire ?

Nous devinons au-moins, à l'air des animaux,
 S'ils sont amis de l'homme, ou bien méchans & faux :
 Le paisible mouton, en bêlant, broute l'herbe ;
 Le lion rugissant paraît fier & superbe ;
 Le sanglier farouche écume de fureur ;

Le

Le lievre doit sur-tout sa vitesse à la peur;
 Le tigre, au regard faux, est sanguinaire & traître;
 Le chien qui nous caresse, est fidelle à son maître.

Mais nous, qu'un même auteur doua des mêmes
 traits,
 Nous n'avons dans nos yeux ni vertus, ni forfaits;
 Un démon peut avoir le corps parfait d'un ange;
 A juger des dehors, notre esprit prend le change.

Dans ce doute cruel, méfiant, incertain,
 Tu te désirais donc de tout le genre-humain?
 Dans ton humeur chagrine, à bon droit misanthrope,
 Fuyant la compagnie & détestant l'Europe,
 Et voyant sous tes pas des abymes ouverts,
 Tu trouverais ici l'image des enfers;
 Eh quoi! si tu vivais chez des Anthropophages,
 Pourrais-tu redouter de plus cruels outrages?

Non; tout est confondu dans la société;
 Tout périt en un mot sans la sincérité.
 Comme on voit des joueurs la compagnie inique,
 Par une volte adroite enfler sa bourse étique,
 Par flux ou par reflux, ou dupans ou dupés;
 Aussi nous verrait-on & trompeurs & trompés.

Tu flattes tes défauts, lâche, tu les caresse!
 Ah, tremble, malheureux! tu quittes la sagesse?
 La fausseté te plaît: redouble ses progrès;
 Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.

E

Des

Des vices des humains la nuance est légère;
 De l'artificieux le perfide est le frere:
 Dans ce dédale obscur, privé de la raison,
 Tu pourras t'égarer jusqu'à la trahison.

Ainsi du haut d'un roc à cime blanchissante,
 Tombe & roule un monceau de neige étincelante;
 Son volume s'accroît, & grossit en roulant;
 Mais sa chute finit enfin en s'écroulant.

Ainsi du premier crime est la suite fâcheuse:
 Ce poids qui nous entraîne en sa course orageuse,
 Augmente à chaque instant notre perversité;
 Et d'écoliers, docteurs de la méchanceté,
 En étendant par-tout la pratique des vices,
 Nous tombons d'un abyme en d'affreux précipices!

Dans ce monde méchant on ne peut être bon,
 Dira du Florentin (o) le disciple profond;
 Entouré de filoux il faut s'armer de ruse;
 Qui prétend nous duper, mérite qu'on l'abuse,
 Et colorant ainsi les vices de son cœur,
 Il trouve l'innocence où je vois la noirceur.
 Il modela long-tems sa morale farouche
 Sur Borgia, Célamar, Mahomet & Cartouche;
 Ses mots entortillés ont un sens captieux;
 Il est profane un jour, l'autre religieux;
 Et de l'hypocrisie il prend le masque utile,

Pour

(o) *Machiavel.*

Pour armer les fureurs du vulgaire imbécile ;
 Mais, dans l'art des fripons, ce scélérat savant
 Sait cacher sous des fleurs les pièges qu'il nous tend.

Ce n'est que pour un tems que prospere le fourbe ;
 Son esprit tortueux, fallacieux & courbe ,
 Toujours obscurément le conduit à son but ;
 Le prestige finit dès son premier début ;
 De sa duplicité les ressorts se découvrent ;
 Le charme disparaît, tous les yeux enfin s'ouvrent.
 Qu'il rampe obscurément en horreur chez les siens,
 Parmi le dernier rang des derniers citoyens !
 Que ce serpent couvert d'ordure & de poussiere ,
 Croupisse dans la fange & craigne la lumiere !

Maîtres de l'Univers ! simulacres des dieux !
 Vous qu'un pouvoir suprême éleva jusqu'aux cieux,
 Comment tolerez-vous l'infame Politique,
 Que dans vos cabinets la Trahison pratique ?
 O tems ! ô mœurs ! ô honte ! illustres scélérats !
 Le ciel n'a couronné que des princes ingrats !
 Ah, si l'Honneur était errant, sans domicile,
 Il faudrait qu'en vos cœurs il trouvât un azyle.
 Il faudrait retrouver chez vous la Vérité
 Et toutes les vertus de la Divinité :
 Les princes bienfaisans en font la vive image ;
 Mais la Duplicité, mutilant leur visage,
 De leur couronne arrache un des plus beaux fleurons.

La Bonté fait les Dieux ; le Crime les Démons ;

Choisissez de ces deux des vertus ou des vices;
 Ou foyez nos tyrans, ou foyez nos délices;
 Il n'est aucun milieu qui vous semble permis,
 Un prince vertueux ne peut l'être à demi;
 Un peuple à l'œil de lynx fans cesse vous contemple;
 Vos mœurs à l'Univers doivent un grand exemple.
 Le Public trop facile & trop tôt corrompu,
 Par la contagion de vos vices imbu,
 Sur vos traces..... Mais qu'il j'en dis trop, je m'égare :
 Respections dans nos vers la pourpre & la tiare.

L'Honnêteté se peint de différens crayons;
 Ce sont des traits de flamme & d'éclatans rayons.
 Pour tromper un rival, Mazarin, par finesse,
 Voulut charger Fabert d'une fausse promesse;
 Mais Fabert refusa ce méprisable emploi:
 „ Non, pour des vérités, Seigneur, réservez-moi;
 „ Quand vous voudrez, dit-il, tenir votre parole,
 „ Pour y donner du poids, commandez, & je vole”.
 Modèle des humains! ah! puiffai-je en mes vers
 Publier tes vertus au bout de l'Univers!

Ainsi cet électeur, source de notre gloire,
 Aussi grand dans la paix, qu'au sein de la victoire,
 Dans un jour de combat émule dangereux,
 Se montra des Français ennemi généreux:
 Un scélérat (p) s'offrit d'assassiner Turenne;
 Plein d'horreur du projet, il marque au capitaine

Le

(p) Ce malheureux s'appellait Villeneuve.

Le sinistre complot qu'un traître osait ourdir :
„ Je fais vaincre, dit-il, & ne fais point trahir”.

La Vérité déteste une finesse infame ;
Son discours est pour nous le miroir de son ame ;
Elle joint avec art à la sincérité
Les graces, la douceur, l'antique urbanité.

Ne soutenez donc plus, esprits souillés de crimes,
A qui l'enfer prêcha ses maudites maximes,
Que le grand art du monde est d'être fourbe & fin ;
Et que la Vérité, fâcheuse au genre-humain,
Décrépité harpie est faite pour déplaire :
Allez, voyez Camas ; vous direz le contraire.





O D E

SUR LA GLOIRE (q)

UN Dieu s'empare de mon ame;
Je sens une céleste ardeur;
O Gloire! ta divine flamme
M'embrase jusqu'au fond du cœur.
Rempli de ton puissant délire,
Par les doux accords de ma lyre,
Je veux célébrer tes bienfaits.
Tu couronnes le vrai mérite;
Et ton divin laurier excite
Les humains à tous leurs succès.

Les Vertus menent à la Gloire,
Et la Gloire mene aux Vertus;
Elle est mere de la Victoire,
Elle déchaîne les vaincus;
Cicéron lui dut l'éloquence,
Séneque la vaste science;
Elle forma les vrais Césars.
Sortez des voûtes ténébreuses;
Parlez, ô manes généreuses!
Qui vous fit braver les hazards?

Déjà

(q) Faite en 1734.

Dejà je vois des Thermopyles
Les magnanimes défenseurs,
S'immolant, pour sauver leurs villes
Des ravages de leurs vainqueurs;
Et si leur valeur en impose,
Au nombre leur Courage oppose
L'inébranlable Fermeté:
Tandis que le fer les abîme,
La vrai' Gloire qui les anime
Leur montre l'Immortalité.

Généreux captif de Carthage,
Trop infortuné Régulus!
Victime d'une aveugle rage,
Ou victime de tes vertus!
Exemple illustre de l'Histoire,
Plutôt que de trahir ta gloire,
Ta foi, ton honneur, tes sermens,
Pour le salut de ta patrie,
Tu braves Carthage en furie,
Et tu péris dans les tourmens.

Quel est ce héros? c'est Eugene,
Ce fortuné triomphateur;
De la Victoire qu'il enchaîne
La Gloire a partagé l'honneur:
Protectrice de cet Alcide,
Son fantôme brillant le guide,
Aux bords du Danube & du Rhin,
Contre l'Infidèle en Hongrie,

Dans les champs sanglans d'Italie,
Pour le couronner à Turin.

Enfans des Arts & du Génie,
Fils de Minerve & d'Apollon,
Qui vous excite & vous convie
De monter sur le double mont ?
Parlez, répondez-nous, Homere,
Horace, Virgile & Voltaire,
Quel Dieu préside à vos concerts ?
Vous aspirez tous à la gloire;
Et pour vivre dans la mémoire,
L'Honneur lime & polit vos vers.

Le scélérat, au regard louche,
Se trompe toujours sur l'honneur;
La gloire, à son ame farouche,
Paraît un excès de fureur;
Il ne sort point de son ivresse;
Sa raison coupable & traîtresse
Défigure la vérité:
Dans son aveuglement étrange,
Il se croit digne de louange,
Lorsque son crime est détesté.

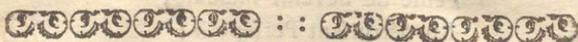
Qu'un incendiaire, objet de blâme,
Armé d'un flambeau dévorant,
Livre à la fureur de la flamme
Un temple antique & florissant.
Que Thaïs, trop présomptueuse,

Pen.

Pense de devenir fameuse,
En détruisant Persépolis;
Aux fastes sacrés de la Gloire;
On noircit les noms & l'histoire
Et d'Hérostrate & de Thaïs.

Sors des cendres, Rome païenne,
Viens te reproduire à mes yeux;
Vas confondre Rome Chrétienne
Et ses prêtres ambitieux:
Du sein de ta vertu féconde
Oppose les vainqueurs du monde
A tous ces prêtres imposteurs,
A tous ces frauduleux pontifes,
Qui sur des livres apocryphes
Fondent leur culte & leurs erreurs.

O Gloire! à qui je sacrifie
Mes plaisirs & mes passions;
O Gloire! en qui je me confie,
Daigne éclairer mes actions:
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une faible étincelle
De l'esprit qui réside en moi.
Que ta main m'ouvre la barrière;
Et prêt à courir ta carrière,
Je veux vivre & mourir pour toi.



É P I T R E

A C E S A R I O N (r).

DE ma bavarde Poésie
Ne vous lasserez-vous jamais ?
Et des camps de la Silésie
N'attendrez-vous de moi que nouvelles de paix ?
Lorsque Mars m'étourdit du son de sa fanfare,
Et que tout ici se prépare
A vider par le fer des illustres procès :
Ma cervelle est assez bizarre,
Pour barbouiller ces vers aussi fous que mauvais,
Mais puisqu'enfin de ma folie
Césarion se dit l'aimable protecteur,
Qu'il veut m'ériger en auteur,
Son attente sera punie.
Au lieu de ces beaux vers parfumés d'ambrosie,
D'une détestable liqueur
Je ne vous offre que la lie ;
Et poétique gazetier,
Des nouvelles de ce quartier,
Dans un pompeux amas d'inutiles paroles,
Je veux vous faire ici quelques contes frivoles.

Appre-

(r. Faite en 1741,

Apprenez donc que nos Césars
 Desœuvrés dans ces champs de Mars,
 Ne font que rire, aimer & boire:
 Tandis que nos plaisans houxards,
 En préludant sur la victoire,
 Prennent Mercure pour la Gloire:
 S'ils se trompent si lourdement,
 C'est qu'ils ne font pas trop savans,
 Peu versés en Mythologie,
 Guere plus en Théologie,
 Confondant les biens & les gens.
 Tandis qu'engraissés de pillage
 Chez nos rivaux ils font tapage,
 Nous demandons de vous, digne suppôt des Arts,
 Qu'au terme de tous nos hazards,
 Vous nous conduisiez vers ce temple,
 Où l'étranger surpris contemple
 Toute la grandeur des Romains,
 Dans leurs plus florissans destins.
 Dans cette salle orbiculaire,
 La basilique & sanctuaire
 Des voluptés & des plaisirs,
 Où nous entendrons les soupirs
 De la touchante Melpomene,
 Où nous verrons tout le domaine
 Et des Muses & d'Apollon.
 Dans l'opéra ce Dieu fera le violon;
 Il daignera lui-même inspirer l'harmonie
 Et soutenir la mélodie:
 Du chant, des instrumens, il unira le son

Au charme d'une voix sonore.
 De plus il daignera nous enrichir encore,
 En y joignant l'illusion
 Que met la décoration,
 A la danse de Terpsichore.
 Là n'ayant plus chargés les bras
 Des héroïques embarras
 Qui me font grisonner la tête,
 Oubliant le Dieu des combats,
 Nous pourrons célébrer la fête
 De Cypris & du tendre Amour.
 Les cœurs feront notre conquête,
 Le cul d'Eglé notre tambour,
 Et les Graces feront de jour.
 Les bouteilles feront nos armes,
 Les myrthes feront nos lauriers
 Et les Bacchantes nos gendarmes.
 Les lits feront témoins de nos exploits guerriers :
 De plus, la bahoute & le masque
 Pourront nous tenir lieu de casque :
 De légers escarpins serviront de coursiers.
 Dans ce nouveau palais de noble architecture,
 Nous jouïrons tous deux de la liberté pure,
 Dans l'ivresse de l'amitié;
 L'ambition, l'inimitié
 Seront les seuls péchés taxés contre nature;
 Le culte ne s'adressera,
 Et notre encens ne fumera
 Que sur les autels d'Epicure.
 Tandis que je vous fais cette aimable peinture

Des

Des plaisirs dont nous jouïrons,
Vous languissez dans les prisons
Du terrible Dieu d'Epidaure :
A ses prêtres, vos assassins,
Par erreur nommés médecins,
Si vous voulez guérir encore,
Faites prendre tous les matins
Double portion d'ellébore.

Alors quand le triste Orion ;
Sur nos champs dépouillés de la moisson nouvelle ;
Enverra par les vents & la neige & la grêle,
Vous verrez, cher Césarion,
Dans les murs de votre Ilion,
De retour votre ami fidele.





AUX MANES

DE CESARION.

Qu'entends-je? juste Dieu! quelle affreuse nouvelle!
Césarion n'est plus! le livide Trépas

Tranche de sa faux cruelle

Le fil de ses beaux jours, ses charmes, ses appas.

Quel affreux desespoir! Ami tendre & fidelle!

Je sens mille poignards qui me percent le cœur:

Ah! ce cœur déchiré palpite de fureur;

Tu n'es plus! c'en est fait: ma perte est éternelle.

Mon amour qui te suit jusqu'aux bords du néant,

Au-delà du trépas te respecte & t'honore;

Oui, je t'estimai vivant,

Et je te chéris encore.

Tu vis, sans t'ébranler, la Mort qui nous détruit;

Dans ce moment affreux dont frémit la Nature,

Ton courage étonnant te soutint, te conduit;

Et ton ame juste & pure

Méprisa des enfers la frivole imposture,

Et les sombres terreurs d'un avenir fortuit.

Si, durant tes beaux jours, tu suivis Epicure;

Par un généreux effort

Tu surpasses Zénon au moment de la mort.

Hélas! qu'est devenu ce cœur si magnanime?

Cet

Cet esprit tendre & sublime ?
Vit-il encor ? n'est-il plus ?
Grand Dieu ! quel affreux abyme !

Tout est anéanti, l'esprit & les vertus :
S'il existait encor, son ombre ou sa pensée
De l'empire des morts se serait élancée

Vers le séjour des vivans,
Pour soulager mes tourmens.

Ah ! triste souvenir ! regret plein d'amertume !
Stoïcisme insensé, vainement tu présume
De garantir l'esprit contre les coups du Sort.

J'ai cru mon ame impassible
A tout malheur insensible ;
Je suis détrompé : ta mort.
Juste Dieu ! quel coup terrible !

Ciel ! ma douleur mortelle & m'égare & me perd,
Grand Dieu ! ton moment suprême ! . . .
Dans ce desespoir extrême ,

Ma Raïson inutile en de si grands revers ,
Conspirant contre moi-même ,
Rend mes chagrins plus amers.

Hélas ! j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime.
Je reste seul, sans toi, dans ce vaste Univers ;
Ces jours sont écoulés comme des ombres vaines ,
Où nos deux cœurs unis, ne formant qu'un seul cœur,
S'entre-communiquaient leurs plaisirs & leurs peines,
Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.

Entre nous aucun partage,
Même goût & même usage,
Notre tendre amitié nous rendait tout commun ;

Ja-

Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un démêlé importun.

Les Jeux & les Plaisirs t'accompagnaient sans cesse ;
Et ton esprit, nourri des plus galans écrits,
Avait l'art d'ennoblir par sa délicatesse,
Les bruyans transports des Ris :
Digne par ta politesse
D'être mis au niveau des célèbres esprits,
Dont s'applaudissait la Grece,
Ou dont se vante Paris.

Plus digne, par ton cœur, d'occuper une place
Chez le peu de héros connus par l'amitié !
Si je pouvais jouer de la lyre d'Horace,
Je ferais retentir les échos du Parnasse,
Des regrets de ce cœur toujours au tien lié.

Je dirais que tu surpasses
Achate & Pirithoüs,
Pylade, Oreste & Nifus.

J'immortaliserais, dans l'ardeur qui m'enflame,
Les éclatantes vertus
Qui brillaient dans ta belle ame.

Mais Dieux ! je vois le jour, & tu ne le vois plus.
Il n'est donc que trop vrai : la Mort inexorable
Ravit également le vulgaire hébété
Et l'homme le plus aimable :

Elle n'épargne rien, vertu ni dignité,
Sur les rives du Cocyte
Il n'est vice ni mérite ;

Ce qui n'est plus, n'a qu'éte :

J'y vois dans l'égalité
Hector, Achille & Therfite.

Vers ce séjour obscur j'avance promptement;
Mes heures & mes jours volent rapidement;
Ma carrière au-delà de la moitié remplie,
Me présente sa fortie.

Dans peu je te joindrai dans ton noir monument;
Là dans cet asyle sombre,
Je veux m'unir à ton ombre,
Et la chérir constamment.

Tandis que le Destin m'arrête dans ce monde,
Plein de ma douleur profonde,
Portant au fond du cœur l'empreinte de ses traits,
Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte.

Sous tes funebres cyprès
J'irai sur ta cendre éteinte
Renouveler mes regrets,

Mon desespoir, mes allarmes;

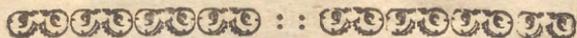
Te vouer ces soupirs, pour moi si pleins de charmes,
Mes tendres vers & mes pleurs,

Et joncher ton tombeau des myrtes & des fleurs
Qu'auront arrosé mes larmes.

Qu'heureux est le mortel qui peut d'un front séreïn
Voir de l'affreux Trépas les cruelles approches,

Et qui subit son destin
Sans terreur & sans reproche!





A LA BARONNE DE SCHWERIN,

Sur son mariage avec le Schulteis Lentulus.

DAignez recevoir ce fromage
 Comme un prémice de l'hommage
 De Messieurs les Treize-Cantons.
 Il est vrai, très-peu nous pensons;
 Mais lorsque notre ame sommeille,
 L'amour en surfaut la reveille:
 Oh pour l'amour nous le fentons,
 Aussi nous nous réjouissons,
 De ce qu'en ce jour d'allegresse
 Lentulus vous fera Suisseffe:
 Suisseffe est un titre d'honneur,
 Il vaut mieux que celui d'abbesse,
 D'excellence, de votre altesse:
 Bien en voudraient de tout leur cœur,
 Que s'il leur plaît n'en tatront guere;
 Car jeune Suisse en sa vigueur,
 Vaut mieux que prince octogenaire:
 Mais pour vous gardez-vous-en bien
 De vieillir dans ce beau lien;
 Et comme en Suisse on vous marie,
 De votre nouvelle patrie

Il est tems de sçavoir les loix :
 Sçachez donc qu'aux beautés aimables,
 Qui par leurs charmes adorables,
 Subjuguent & bergers & rois;
 Nos Suiffes, galans & affables,
 Ont constaté les plus beaux droits.
 Tout lourds & grossiers que nous sommes,
 Il n'est point parmi tous les hommes
 Des Pantins ou Topinamboux,
 En fait de preuve de tendresse,
 En fait de fidèles époux,
 (l'exceptez-en la politesse),
 De plus parfaits maris que nous.
 Mais lorsqu'une femme ou maîtresse
 Sent de la caduque Vieillesse
 Sur elle appesantir les coups;
 Alors pour combler sa tristesse,
 N'a d'hommages que nos dégoûts.
 Des yeux rouges, comprenez-vous ?
 Peau tannée & gorge flétrie,
 Cheveux grisons, branlantes dents,
 Dos convexe & genoux tremblans,
 Sont des meubles de friperie,
 Qui ne trouvent plus de chalans
 Dans toute notre Suifferie.
 Eussiez-vous cent fois plus d'appas
 Que Venus n'en eut en sa vie,
 Que la femme de Ménélas
 Ou la bonne dame Marie :
 Ah ! ce qui n'est plus, on l'oublie ;

Vieil.

Vieille vous ne plairez pas;
 C'est pis encor; car la Police
 Et la vénérable Justice
 Très-vivement vous poursuivront,
 Et gravement vous soutiendront,
 Que par infernale malice,
 Vous voilà dans la vetusté.
 Ah! que d'esprits profonds en Suisse,
 En Physique, en Moralité!
 Ils disent: la malignité
 Des femmes fait le caractère.
 D'où vient qu'une jeune beauté
 Devient une vieille sorcière?
 Ceci bien plus vous surprendra:
 Chez nous on ne vit ni verra
 De radoteuse ridicule:
 Dès que jeunesse abandonna
 Personne qui la posséda,
 Si-tôt la Justice la brûle,
 Sans repentir & sans scrupule;
 Car chez nous forciers on a;
 Et, je crois, tant on brûlera,
 Qu'un jour à Zug ou bien à Berne,
 Vos divins charmes on verra;
 Alors dans le fond de l'Averne,
 Sorcières on réléguera,
 Et désormais plus n'y croira.
 Oui, par vous la Suisse embellie
 Reviendra de son erreur,
 En abjurant son hérésie

Et chantant la palinodie ;
Elle avouera de tout son cœur
Qu'il n'est d'autre forcellerie,
Ni de prestige suborneur,
Que la seduisante magie
Des yeux de ce sexe vainqueur.



S T A N C E S

*Contre un Médecin qui pensa tuer un pauvre
Goutteux, à force de le faire suer.*

JE chante la palinodie ;
Il faut publier en tout lieu
En admirant la Pharmacie,
Qu'Hippocrate est un puissant Dieu.

Dè ce Dieu le pouvoir énorme
A fait un prodige nouveau ;
Voyez mon corps qui se transforme
Et s'écoule comme un ruisseau.

Déjà je deviens une source ;
Et serpentant sur ce limon,
Je veux atteindre dans ma course
Ce beau fleuve dans ce vallon.

Oui, là mes ondes amoureuses
Mont se mêler pour toujours

Aux

Aux ondes pures & fameuses
Du fleuve objet de mes amours.

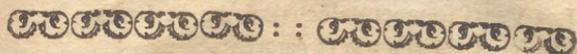
Là, soit qu'il passe une prairie,
Ou qu'il parcoure des climats
Plus arides que la Lybie,
Je ne l'abandonnerai pas :

Soit enfin qu'il se précipite
Du haut des monts en écumant,
Ou bien qu'il dirige sa fuite
Vers l'insatiable Océan :

Soit qu'en sa course vagabonde,
Un monarque enchainant ses eaux,
A force d'art gêne son onde
De jaillir en divers jets-d'eaux.

Ce me fera la même chose,
Et je bénirai les Destins,
De ce que ma métamorphose
Me garantit des médecins.





LE MIRACLE MANQUE',

CONT E.

JE veux chanter sur ma vièle profane
Un conte vrai qui surpasse Peau-d'âne.

Objets usés, que nos tendres aïeux
Trouvaient si beaux, à-présent chassieux;
Je vous implore, éternelles grand'mères,
Que chaque hiver assemble autour des feux,
Dignes suppôts des contes merveilleux.

Et vous aussi, Mesdames les Sorcieres,
Dans ce beau camp conduisez-moi des yeux;
Et vous sur-tout, dont l'art & la puissance
Força l'enfer, & frappa dans Endor
Les yeux d'un roi par un prophete mort.

Messieurs les Saints, souffrez par bienséance,
Que je vous place ici selon le tour.
O vous, des Cieux les sombres interpretes,
Doubles fripons, menteurs, & pis, prophetes!
Enseignez-moi les captieux discours
Dont vous savez fabriquer vos oracles;
Je dois ici célébrer les miracles
D'un preux caiffard, cagot & triple saint,
Vieux vétérân, maquignon de Calvin.

Les

Les Vents fougueux déchaînés en barbares,
Fabricateurs de rhumes & catarrhes,
Vinrent l'hiver répandre sur Berlin
A droite, à gauche, énormes maladies:
Et peu touchés de l'amour du prochain,
Distribuaient nombre d'apoplexies:
La Faculté maudissant leur essain,
Laisait mourir, & perdait son latin,
Tous les quartiers chantaient leurs élégies,
Investivant Eole & le Destin,

Dans les douceurs d'une paix fraternelle,
Gromaticus vivait avec deux sœurs,
Qui du beau tems fabriquaient la nouvelle,
Faisaient par an deux almanachs menteurs,
Où se trouvait l'histoire peu fidelle,
Ou bien plutôt l'impertinent roman
Des grands flambeaux cloués au Firmament.

Gromaticus, docteur d'astrologie,
Du bon Phébus faisait le substitut;
Et renommé savant dans la magie,
De chaque fou recevait le tribut;
Seul revenu dont longtems il vécut:
Lorsque la Mort, qui faisait sa recolte,
En tapinois sur le champ l'accolla,
Subitement en un seul tour de volte,
Sur le carreau froidement le coucha.

D'abord grands cris, ses bonnes sœurs pleurerent,
Et de leurs voix si fortement heulerent,

Qu'à

Qu'à ce grand bruit leurs voisins s'éveillèrent.
 Un peuple entier chez le mort s'assembla;
 Les plus sensés point on ne consulta,
 Mais seulement les douegnes, les commeres,
 Qui décidant de toutes les affaires,
 Sur certains cas très-expertes, dit-on,
 Quoique manquant de rime & de raison.

Dans cette foule, & parmi le tumulte
 D'un grand concours de peuple curieux,
 Paraît soudain une figure occulte,
 A l'œil hagard, à l'air fastidieux,
 Bouche béante & face triste & sombre:
 Du noir enfer semblait sortir cette ombre:
 Chacun le prit pour un magicien,
 Pour un démon, pour un anti-chrétien:
 L'aurait on cru? ce farfadet sinistre,
 A large audace, à rabat de ministre,
 Etait, dit-on, un grand théologien.
 D'abord du mort les deux sœurs l'entourerent,
 De les aider humblement l'invoquerent:
 Sur quoi rêvant, le bon prélat enfin,
 Sans autre avis, absolument décide
 Qu'en invoquant le céleste dauphin,
 On nourrira ce cadavre livide
 De restaurans, de bouillons & de vin,
 Le piquera par une cantharide
 Pour rapeller son esprit clandestin:
 „ Je vais, dit-il, confondre l'incrédule,
 „ Et l'esprit fort encor plus ridicule;

F

„ Ces

„ Ces scélérats créveront de chagrin,
„ Voyant le mort ressusciter demain”.

L'invention fut par tous applaudie
Et tout s'empresse alors dans la maison :
L'une, à la hâte apporte l'eau d'Hongrie;
L'autre, en courant, du baume d'Arabie;
Là près du feu, l'on rechauffe un bouillon;
Dans la maison c'était beau carillon :
Tous les parens chez le mort s'empresserent,
Si rudement des coudes se choquerent,
Qu'à terre on vit sauter plus d'un facon,
Et qu'en leurs mains maints verres se briserent.

Comme au rivage on voit après le flux
Dans peu de tems succéder le reflux,
On vit ici se presser par la porte,
D'un peuple sou la nombreuse cohorte;
Il entre, il sort, & par le défilé,
Lassé de voir, il s'était écoulé.

Le saint alors dévotement s'avance :
„ Ne perdez point, leur dit-il, patience;
„ Tout doit à gré dans peu nous réussir;
„ Pour le présent laissons, par bienfiance,
„ Au pauvre mort le loisir de dormir :
„ Sortons, demain il faudra revenir”.

Après qu'au mort on eut ouvert la bouche,
Et que sa sœur, bonne & sainte mitouche,

L'eut

L'eut abreuvé d'un bouillon restaurant,
Chacun s'en fut rempli de ce spectacle,
Et curieux de l'inoui miracle
Qu'opérerait ce pieux charlatan.

Ce jour enfin pour leurs souhaits arrive;
Avant qu'un coq eût chanté le matin,
Des bons parens la troupe fugitive
Vint promptement retrouver leur cousin;
On le revit, hélas! toujours de même,
Roide, immobile & le visage blême:
Le saint revint, & fortement promit
Que par l'effet de son pouvoir suprême,
On verrait le mort sortir du lit
Sur quoi d'abord nouveaux bouillons on fit.

Enfin depuis huit jours on attendit;
Point de miracle; on attend le quinzième;
En espérant on va jusqu'au vingtième;
Mais pas un mot, que le bon saint leur dit,
Pour le malheur du mort ne s'accomplit;
Et quel fut donc l'abattement énorme,
Lorsque voulant juger du fait en forme,
Jusques au fond le cas s'approfondit;
Quelqu'un du mort leva la couverture;
Ciel! il sentit. ... fais-en la conjecture,
Ami lecteur, je fais que tu m'entens,
Et volontiers de cette idée impure
Je veux ici t'épargner la peinture.
Bref on vit bien qu'il était enfin te ms

Que le bon mort fût mis en sépulture;
 Et le caffard malheureux en augure
 Devint depuis la fable des parens.

Lorsqu'une fois on est en train de croire,
 L'esprit se plie à toute absurdité,
 La fable alors passe pour vérité,
 Et le mensonge est égal à l'histoire;
 On s'étourdit, on reçoit toute erreur,
 Qu'un cerveau creux engendra par boutade:
 Quand une fois le Bon-Sens bat chamade,
 Adieu, Raïson, à jamais serviteur.



LE SERIN ET LE MOINEAU.

F A B L E.

ON se fait des grandeurs une très-fausse idée,
 Les estime le plus qui les connaît le moins.
 Telle ame de leur soif se trouvant possédée,
 Perd pour les acquérir & son tems & ses soins:
 Dans tous les états de la vie
 On trouve du haut & du bas;
 Un tel dont le bonheur inspire de l'envie,
 Se plaint de ce qu'il ne l'a pas.
 Ecoutez sur ceci le conseil charitable
 Qu'osent vous indiquer les oiseaux de ma fable.

Un

Un jour dans un grand bourg, certain Moineau
banal,

Des plus galans moineaux redoutable rival,
Le plus estimé chez les belles,
Galant, joli, coquet un brin,
Volait de ses rapides aîles,

A l'entour d'un château flanqué de deux tourelles;
Palais du Seigneur suzerain :

Il aperçoit au fond d'une gentille cage,
Juché dessus son bois un merveilleux Serin
Qui le charma par son ramage.

„ Hélas! se disait-il, du peuple des oiseaux,
„ Au beau Serin échu le meilleur apanage,
„ A l'abri des saisons, à l'abri de l'outrage,
„ Logé comme un Seigneur, il ignore mes maux;

„ Tandis que mouillé par l'orage,
„ Je grelotte sur ses roseaux;
„ Il vit en très-grand personnage,
„ Il se mire dans des trumeaux;
„ Son bon maître l'aime à la rage,
„ Il le nourrit de sucre & d'excellent bif-
cuit;

„ Tandis qu'en ce maudit village
„ A coups de feu l'on me poursuit,
„ Que j'erre comme un misérable,
„ De cent caresses on l'accable.
„ Sort cruel! où m'as tu réduit?
„ Que ne fais-je né son semblable!

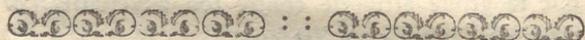
Notre gentil Serin, quoique sans truchement,
Comprit maître Moineau, je ne fais trop comment :

Un Serin du bel air, qui vit dans le grand monde,
Fut-il même tant soit peu fot,
Doit deviner à demi-mot
Les autres oiseaux de la ronde.
Il répondit au gros Moineau,
Dans sa dialecte d'oiseau :
„ Ami, ta cervelle est timbrée,
„ Tu parle avec esprit, mais tu raisonnes mal :
„ Ma cage richement dorée
„ Te rend en secret mon rival :
„ Ah! dans la plus superbe cage
„ Ces fers & ma captivité
„ Me font sentir le poids d'un pénible esclavage.
„ Que m'importe la vanité?
„ Sois satisfait de ton partage :
„ Point de bonheur sans liberté.





LETTRES
EN VERS ET PROSE.



LETTRE I.

A JORDAN (s).

Lorsque tu parles de canons,
Colin doit parler d'astrolabes;
Lise, des courbes, des Newtons;
Et moi je ferai des chansons
En langues Grecques & Arabes.
Qu'un chacun garde ses oïsons;
Crois-moi: c'est le seul parti sage:
Trop heureux, si nous remplissons,
Comme il faut, un seul personnage!

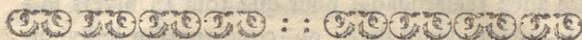
Je ne dis point que tu ne sois pas un excellent
scribe, un Atlas de bibliothèque, un savant jo-
vial, un terrible Grec, un galant doué de tous les
talens que possédoit défunt l'Anc de Lucien: je
me

(s) *Ecrit en 1743.*

me renferme modestement à soutenir que tu n'es point un Bélidor en artillerie. J'ai pensé étouffer de rire en lisant ta Lettre. Un Tourneur s'offre à faire des canons, & s'adresse à Jordan. Crois-moi, mon ami, ne communique point ce secret, & fais travailler cet Artiste pour ton arsenal: à la première dispute littéraire qui te surviendra, braque ta grosse artillerie contre ton adversaire, & crie lui: *Ultima ratio Jordani.*

Je suis ici depuis quelques jours; je ne vois que des remparts; je n'entends que le tonnerre des fusils; je ne me promene que dans des mines; & je ne respire que du soufre. Que peux-tu attendre de moi, sinon une Lettre bien martiale? Cependant je compte de retrouver à Berlin des plaisirs plus doux, & d'y souper gaiement entre Mécène-Jordan, & Pollion-Césarion. Adieu, mon ami, profite du tems, car il s'envole.





L E T T R E I I.

A V O L T A I R E.

Du 22 Février 1747.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris? On ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie, pour la laisser vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine: a-vouez donc que cette piece a été composée pour notre théâtre de Berlin. A coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites, & que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercimens à la lettre, & j'attens la piece pour l'applaudir; car on peut se récrier d'avance, quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public, ou plutôt les intrigues & les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire: suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrange-re; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un

être assez remarquable pour que tout l'Univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe; je me suis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables; & j'ai affaïsonné ces récits de réflexions sur les causes des événemens, & sur les différens effets qu'une même chose produit, quand elle arrive dans d'autres tems, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties; & vous avez raison. Sur ce sujet cependant il faut distinguer la matière de l'habitabilité de ceux qui la traitent pour la plûpart du tems. Si on lisait une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, & où il n'obtiendrait pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre & l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision & vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, & qui exposent, pour ainsi dire, l'âme de ses opérations; jecrois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont
des

des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la Guerre, qui défend la patrie & sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en aurait elle pas ?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille: aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public.

J'ai pensé très-sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite: mon tempérament & mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté Lucrece & Virgile, jusqu'au moment que je vous aurais vû arriver: car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'ai me cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci; ma curiosité sur l'infini & sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand foi à ce voyage: cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu.

Car je t'aime toujours, tout ingrat & vaurien,
Et ma facilité fait grace à ta faiblesse,
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de Richelieu a vû des dauphines, des

fêtes, des cérémonies & des fats : c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi, j'ai vû le petit Paulmy aussi doux qu'aimable & spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant, & il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation : il doit être à-présent à Paris; je vous prie de lui faire mes complimens, & de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de Wirtemberg; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez; & les seuls qui méritent votre confiance, ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu. Puisse la Nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci, & vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres & pour l'honneur de l'esprit humain.





L E T T R E III.

A V O L T A I R E.

Du 24. Avril 1747.

Vous rendez la Mort si galante
Et le Tartare si charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon esprit & le tente
D'en tâter pour quelque moment:
Mais de cette demeure sombre,
Où Proserpine avec Pluton
Gouvernent le funeste nombre
D'habitans du noir Phlégéon,
Je n'ai point vû revenir d'Ombre.
J'ignore si dans ce canton
Les beaux-esprits ont le bon ton:
Et ce voyage est de nature,
Qu'en s'embarquant avec Caron,
La retraite n'est pas trop sûre.
Laissons donc à la Fiction
La tranquille possession
Du royaume de l'autre monde;
Source où l'Imagination,
En nouveautés toujours féconde
Puisse le systême où se fonde

F 7

La

La populaire opinion.
 Qu'un fanatique ridicule
 Y place son plus doux espoir;
 Qu'on prépare pour ce manoir
 Un quidam que la fièvre brûle,
 S'il faut lui dorer la pillule,
 Pour l'envoyer tout consolé,
 Bien lésté, pieusement huilé,
 Passer en pompe triomphale
 Aux bords de la rive infernale.
 Moi qui ne suis point affublé
 De vision théologale,
 Je préfère à l'onde fatale
 La solide réalité
 Des voluptés de cette vie.
 Je laisse la félicité
 Dont on prétend qu'elle est suivie,
 A tout fanatique entêté,
 Dont l'ame au plaisir engourdie
 Ne vit que dans l'éternité;
 A cette engeance triste & folle
 Des Malebranches de l'école,
 Grands alambiqueurs d'argumens,
 Dont la raison & le bon-sens
 Subtilement des bancs s'envole.
 Ah! puisse un Astolfe nouveau,
 Ayant pitié de leur cerveau,
 Leur en rapporter la fiole!
 Pour moi, qui me ris de ces fous,
 Je m'abandonne sans faiblesse

Aux

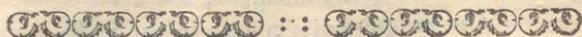
Aux plaisirs que m'offrent mes goûts :
 Et lorsque mon démon m'opresse,
 Aux riches sources du Permesse
 J'ose encor puiser quelquefois.
 Mais l'Age fane ma jeunesse ;
 Mon front sillonné par ses doigts,
 M'apprend, hélas ! que la Vieillesse
 Vient pour me ranger sous ses loix.
 Adieu, beaux Jours, Plaisirs, Folie,
 Brillante Imagination,
 Enfant de mon naissant Génie ;
 Adieu, pétillante Saillie,
 Vos charmes sont hors de saison :
 Et la Sageffe, me dit-on,
 Doit sur la physionomie
 D'un républicain de Platon
 Imprimer l'air froid de Caton.
 Adieu, beaux Vers, douce Harmonie,
 Frénétique Métromanie,
 Immortelle cour d'Apollon,
 Qui jurez dans la compagnie
 De la pourpre & de la Raison ;
 Ma Muse du Pinde proscrite
 M'avertit que son Dieu la quitte.
 Ainsi donc j'abandonnerai
 Cette brillante carrière ;
 Mais tant que vous la remplirez,
 Appuyé sur la barriere,
 Battant des mains j'applaudirai.

Je

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez; il n'est, en vérité, rien au-dessus de vos vers: j'en ai vu que vous adressez à Algarotti, qui sont charmans; ceux qui sont pour moi sont encore au-dessus des autres. La Sémiramis m'est parvenue en même tems, remplie de grandes beautés de détail, & de ces superbes tirades de vers qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne sçais pas, cependant si les spectres & les ombres mettront dans cette piece le pathétique que vous vous en promettez. L'esprit du dix-huitieme siecle se prête à ce merveilleux, lorsqu'il est mis en récit; c'est un peu hazarder que de le mettre en action: & je doute que l'ombre du grand Ninus fasse des profélytes. Un public qui croit à peine en Dieu, doit rire des démons, lorsqu'il leur voit jouer un rôle sur le théâtre. Je hazarde peut-être trop que de vous exposer mes doutes sur un morceau dont je ne suis pas juge compétent: si c'était quelque manifeste, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raisonner plus à mon aise & bavarder politique; ce qui est le plus souvent travestir en héroïsme la fourberie des hommes. Je me suis enfoncé à-présent dans l'histoire, je l'étudie & je l'écris; plus curieux de connaître celle des autres que de sçavoir la fin de la mienne; me portant mieux à-présent, vous conservant toujours mon estime, & étant toujours dans les dispositions de vous revoir ici avec empressement. Adieu.

Fai.

Faites, je vous prie, mes complimens à Madame du Châtelet, & remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.



LETTRE IV.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 29 Novembre 1748.

EN vain veux-je vous arrêter,
Partez donc, indiscrette Muse;
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuse;
Et chez l'Homere des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peint votre verve diffuse.

Quels font vos étranges exploits !
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de sa voix profane
Le chantre aimable de nos bois ?
Et vous, babillarde Caillette,
Allez, fans raison, fans sujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter sa trompette
Par les sons de mon flageolet.

Par

Partez donc, je ne sçais qu'y faire;
 Puisqu'il le faut, voyez Voltaire,
 Le fatras énorme & complet
 De mille rimes insensées,
 Qui malgré moi, comme il leur plait,
 Ont défiguré mes pensées:
 Mais sur-tout gardez le secret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma Muse ou à mon Esprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions: Voltaire, leur disais-je, est malheureux; un libraire avide, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette; & vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver, & de paraître dans le monde malgré vous. Mais sentant que cette réflexion n'était qu'un effet de l'Amour-propre, j'opinai pour le départ des vers; trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviraient mieux dans la tabagie du roi Stanislas. Qu'on les brûle; c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas, je trouve qu'il mène une vie fort heureuse: on dit qu'il enfume Madame du Châtelet & le Gentilhomme de Chambre ordinaire de Louis XV. c'est-à-dire, qu'il ne peut se passer de vous deux: cela est raisonnable, cela est bien. Le sort des hommes est bien différent. Tandis qu'il jouit de tous les plaisirs, moi, pauvre fou, peut-être maudit de Dieu, je versifie. Passons à des sujets plus graves. Sçavez-vous que je me suis mis

mis

mis en colere contre vous, & cela tout de bon?
Comment pourrait-on ne point se fâcher? Car

Du plus bel esprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçû depuis un an
Ni vers, ni piece d'éloquence.

C'est, dit on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone:
Cette nouvelle Tisiphone
Fait elle oublier des amis?

Peut-être il écrit de Louis
La campagne, en exploits fameuse,
Où, vainqueur de ses ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuse
Arborerent les fleurs-de-lys.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un esprit sublime & profond:
D'où vient donc ce silence étrange?
On dirait qu'un beau jour Caron,
Inspiré par un mauvais ange,
Vous eût transporté chez Pluton.
Dans ce manoir funeste & sombre,
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais il ne sort une ombre,
Où l'on n'aime, ni boit, ni rit.

Cependant un bruit court en ville,
De Paris l'on mande tout bas,

Que

Que Voltaire est à Lunéville;
Mais quels contes ne fait on pas?
Un instant m'en rapelle mille.

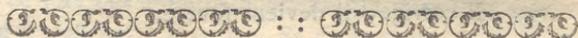
Deux rois, dit-on, sont vos galans;
L'un, roi sans peuple & sans couronne;
L'autre, si puissant qu'il en donne
A ses beaux-fils, à ses parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterais un troisieme;
Mais la décence & le bon-sens
M'ont empêché depuis long-tems
De faire mention de moi-même.

Malgré ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point: „ Vaillant „ fils de Télamon, ranimez votre courage, au- „ jourd'hui que tous vos généreux compagnons „ sont hors de combat, & que le sort des Grecs „ dépend de votre bras”. Mais: Achevez l'histoire de Louis le Grand; & ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile, ajoutez y la gloire de lui donner un Arioste.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur; je trouve que comme vous n'êtes point à Paris, vous seriez tout aussi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si Madame du Châtelet est une femme à composition, je lui propose de lui emprunter son Voltaire à gage. Nous avons ici un gros Cyclope de Géometre, que nous lui engagerons contre le
bel-

bel-esprit : mais qu'elle se détermine vite. Si elle fouscrit au marché, il n'y a point de tems à perdre : il ne reste plus qu'un œil à notre homme ; & une courbe nouvelle qu'il calcule à-présent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait, avant que notre marché soit conclu. Faites-moi sçavoir sa réponse, & recevez en même tems de bonne part les profondes salutations que ma Muse fait à votre puissant génie. Adieu.



LETTRE V.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 13 Février 1749.

JE reçois avec plaisir deux de vos lettres à-la-fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est un Therfite qui veut faire assaut de valeur contre un Achille. J'espérois qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pieces, comme vous en usiez autrefois, lorsque j'étais habitant de Rheinsberg, où le pauvre Keiferling, que je regrette & que je regretterai toujours, vous admirait. Mais Voltaire devenu courtisan ne sçait donner que des louanges ; le métier en est, je l'avoue, moins dangereux. Ne pensez pas cependant que ma gloire poétique se fût offensée de vos corrections. Je n'ai point la
fa-

fatuité de présumer qu'un Allemand fasse de bons vers français.

La critique douce & civile
Pour un auteur est un grand bien;
Dans son amour-propre imbécile,
Sur ses défauts il ne voit rien:
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Blesse, à la vérité, ses yeux:
Mais bien-tôt il n'en voit que mieux;
Il corrige, il devient févere.

Qui tend à la perfection,
Limant, polissant son ouvrage,
Distingue la correction
De la satire & de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner : je sens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me disiez comment.

Ne pensez-vous pas que de bien faire des vers est un acheminement pour bien écrire en prose? Le style n'en deviendrait-il pas plus énergique, sur-tout si l'on est sur ses gardes, de ne point charger la prose d'épithetes, de périphrases, & de tours trop poétiques?

J'aime beaucoup la Philosophie & les Vers. Quand je dis Philosophie, je n'entends ni la Géométrie, ni la Métaphysique: la première, quoique sublime, n'est point faite pour le commerce des hommes; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'Anglais;

glais; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite: pour la Mé-taphysique, c'est, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égaré entre des précipices & des abymes: & je me persuade que la Nature ne nous a point faits pour deviner ses secrets, mais pour co-opérer au plan qu'elle s'est proposé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie; & ne nous embarrassons point si ce sont des mobiles supérieurs qui nous font agir, ou si c'est notre liberté. Si cependant j'osais hasarder mon sentiment sur cette matiere, il me semble que ce sont nos passions & les conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons, qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne sçais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien que c'est ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais; mais j'ignore si c'est une impulsion étrangere qui m'y force. Toutefois lui devrais-je sçavoir gré de ne pas mieux m'inspirer?

Ne vous étonnez point de mon Ode sur la Guerre; ce sont, je vous assure, mes sentimens. Distinguez l'homme-d'état du philosophe; & sçachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir, & philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix: de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de ministres, & de princes mauvais.

Si

Si tout était bien assorti
 Sur ce ridicule hémisphère,
 L'ouvrier, quittant son outi,
 Serait amiral ou corsaire;
 Le roi, peut-être, charbonnier;
 Le général, un maltotier;
 Le berger, maître de la terre;
 L'auteur, un grand foudre de guerre.
 Mais rassurons-nous là-dessus,
 Chacun conservera sa place;
 Le monde va par ses vieux us;
 Et jusqu'à la dernière race,
 On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de Rhadamiste, d'Electre, & de Sémiramis, qui sont de toute beauté: & le Catilina de Crébillon me paraît l'Attila de Corneille; avec cette différence, que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur, pour la fabrique des vers. Il paraît que Crébillon a trop défiguré un trait de l'histoire Romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, Crébillon ne conserve que le caractère de Catilina. Cicéron, Caton, la république Romaine, & le fond de la pièce, tout est si fort changé & même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même, Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux, que l'on

l'on voudrait voir punir; & la république Romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande, & les supports de sa liberté aussi généreux que sages & vertueux. Alors le parterre serait devenu citoyen Romain, & aurait tremblé avec Cicéron sur les entreprises audacieuses de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé: on ignore quel était le véritable dessein de Catilina; & il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire varier de dialogue à Catilina. On peut retrancher de la pièce, sans y rien changer, Lentulus & les ambassadeurs Gaulois, qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrième acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un persiflage. Et dans le cinquième acte, Catilina vient se tuer dans le temple, parce que l'auteur avait besoin d'une catastrophe; il n'y a aucune raison valable qui l'amène là: il semble qu'il devait sortir de Rome, comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'est que la beauté de l'élocution & le caractère de Catilina qui soutiennent cette pièce sur le théâtre Français: par exemple, lorsque Catilina est amoureux, c'est comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être:

G

C'est

C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caracteres rapides de Cicéron & de Caton ?

Timide, soupçonneux, & prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette piece me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique est aisée, & que l'art est difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été; si cela se peut, & que vous fassiez un tour ici au mois de Juillet, cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers, ou environ, dont Valori est le héros; il n'y manque que cette servante qui alluma dans vos sens des feux féditieux que sa pudeur fut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez sans dents, sans oreilles, sans yeux & sans jambes, si vous ne le pouvez autrement: pourvû que ce je ne sçai quoi qui vous fait penser & qui vous inspire de si belles choses, soit du voyage, cela me suffit.

Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de Louis XV. mais je verrai avec plus de satisfaction encore la fin du Siecle de Louis XIV. vous n'achevez rien; & cet ouvrage seul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte Français, & que Voltaire & Montesquieu qui écrivent en prose. Si vous faites divorce avec les Muses, à qui sera-t-il désormais permis d'écrire ?

ou,

ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne
pourra-t-on soutenir la lecture?

Ne boudez donc point avec le public, & n'imit-
tez point le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob,
qui punit les crimes des peres jusqu'à la quatrième
génération. Les persécutions de l'envie sont un
tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques
misérables auteurs élabaudent contre vous, ne vous
imaginez pas que les nations & la postérité en se-
ront les dupes. Marque de cela, malgré la vétusté
des tems, nous admirons encore les chefs-d'œuvre
d'Athènes & de Rome: les cris d'Eschine n'obscur-
cissent point la gloire de Démosthène; &, quoi-
qu'en dise Lucain, César passe & passera pour un
des plus grands hommes que l'humanité ait produits.
Je vous garantis que vous ferez divinisé après votre
mort: cependant ne vous hâtez pas de devenir
Dieu; contentez-vous d'avoir votre apothéose en
poche, & d'être estimé de toutes les personnes qui
sont au-dessus de l'envie & des préjugés, au nom-
bre desquelles je vous prie de me compter.





LETTRE VI.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 5 Mars 1749.

IL y a de quoi purger toute la France avec les pillules que vous me demandez, & de quoi tuer vos trois Académies: ne vous imaginez pas que ces pillules soient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget de vous envoyer de ces pillules qui ont une si grande réputation en France, & que le défunt Sthal faisait faire par son cocher: il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en fervent. Vous êtes en vérité bien singulier, de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de Médecine.

Quoi! vous avez l'esprit crédule
Vis-à-vis de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pillule,
N'en font pas moins des assassins?
Vous n'avez plus qu'un pas à faire;
Et je vois mon devot Voltaire
Naziller chez les Capucins.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir; il
n'y a de vrai bien en ce monde, que la santé: que

cc

ce soit les pillules, le fené, ou les clysteres qui vous rétablissent, peu importe: les moyens sont indifférens, pourvû que j'aie encore le plaisir de vous entendre: car il ne sera plus possible de vous voir: vous devez être tout-à-fait invisible à-présent.

Malgré la Sorbonne plénier,
 J'avais fermement dans l'esprit,
 Que l'homme n'est qu'une matiere,
 Qui naît, végete & se détruit:
 De cette opinion qu'on blâme
 Je reconnais enfin les torts;
 Car j'admire votre belle ame,
 Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une Epître qui contient l'apologie de ces pauvres rois, contre lesquels tout l'Univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement. C'est mon délassément que de faire des vers. Si je pêche du côté de l'élocution, du-moins trouverez-vous des choses dans mes Epîtres, & point de ce paralogisme vain, de cette crème fouettée, qui n'étale que des mots & point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres Virgiles & Horaces Français, qu'il est permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours; de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué; & d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon-sens.

G 3

Nous

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élegance & à la pureté que demandent les loix rigoureuses de la Poësie Française: cette étude demande un homme tout entier. Mille devoirs, mille occupations me distraient. Je suis un galérien enchainé sur le vaisseau de l'état, ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail, ni s'endormir, sans craindre le sort du malheureux Palinure. Les Muses demandent des retraites & une entière égalité d'ame, dont je ne peux presque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt. Ma Muse se refroidit, & mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours, comme dans les retraites de Cirey; dans les prisons de la Bastille, comme sur des paillasses en voyage: la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'est un ananas qui porte dans des ferres, & qui périt en plein vent. Adieu; passez par tous les remèdes que vous voudrez; mais sur-tout ne trompez pas mes espérances, & venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers; une servante pucelle à votre usage, & des vers en votre honneur.





L E T T R E V I I .

A V O L T A I R E .

De Sans-Souci, ce 15 Juillet 1749.

DEs loix de l'homicide Mars
 Belle-Isle peut m'instruire en maître;
 Mais du bon-Goût & des beaux-Arts,
 Il n'est que vous qui pouvez l'être.
 Vous qui parlez, comme les Dieux,
 Leur sublime & charmant langage;
 Vous qu'un talent victorieux
 Rend immortel par chaque ouvrage;
 Vous qui menez vingt Arts de front,
 Et qui joignez dans votre style,
 A la prose de Cicéron
 Des vers tels qu'en faifait Virgile:

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui
 regarde la langue, le goût, & le département du
 Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lors-
 que le Maréchal de Belle-Isle vêtillera sur la pureté
 du langage, Brühl donnera des leçons militaires,
 & fera des commentaires sur les campagnes du grand
 Turenne; & je composerai un traité de la vérité de
 la religion chrétienne.

Votre académie devient plaifante dans ses choix;
 ces juges de la langue Française vont abandonner

Vaugelas pour leur breviaire: cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre Académie
 Va faire un couvent de dévots;
 L'Art de penser & le Génie
 En font exclus par des cagots.
 Qui veut le suffrage & l'estime
 De ces quarante perroquets,
 N'a qu'à sçavoir son catéchisme,
 Au demeurant point de Français:
 De cette cohue indocile
 Apollon & les doctes Sœurs
 N'honoreront de leurs faveurs
 Que Richelieu, vous & Belle-Isle.

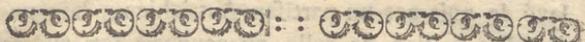
Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais Chrétiens; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été, vous me remettez à l'automne; apparemment qu'Apollon, comme dieu de la Médecine, vous ordonne de présider aux couches de Madame du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence; & je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à-présent une douzaine d'épîtres que j'ai faites, & quelques petites pièces, pour qu'à votre arrivée vous y trouviez moins de fautes.

Vous pourrez voir par l'argument de mon poëme quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. Darget, alors secrétaire de Valory, fut en-
 le.

levé de nuit par un partisan Autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de Franquini fut extrême, quand il s'aperçut qu'il tenait ce secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme n'est que fiction; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être vu en public. Si j'avais le crayon de Raphaël & le pinceau de Rubens, j'essayerais mes forces, en peignant les grandes actions des hommes: mais avec les talens de Callot, on ne fait que des caricatures & des charges.

J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV. Je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue Française, mais dans l'Art de la Guerre. Ce maréchal paraît être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles; à l'occasion de quoi il m'a dit qu'une nouvelle comédie que vous avez donnée au théâtre, nommée *Nanine*, y avait eu beaucoup de succès. J'étais étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages, dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais; à présent j'apprens par d'autres ce que l'on en dit, & je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition. Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici: sinon craignez l'épigramme; le hazard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager. Adieu, j'attens la chute des feuilles, avec cette impatience qu'on attend au printems les momens de les voir éclore.



L E T T R E V I I I .

A V O L T A I R E .

Dans votre prose délicate,
 Vous avancez très-poliment,
 Que je ne suis qu'un automate,
 Un Stoïque sans sentiment.
 Mes larmes coulent pour Electre,
 Je suis sensible à l'amitié:
 Mais le plus héroïque spectre
 Ne m'inspire que la pitié.

Votre cardinal Quirini est bien digne du tems des spectres & des fortilèges: vous connaissez votre monde; & c'était bien s'adresser, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'Ombre des Ninus. Je vous répons que le bibliothécaire de sa sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettez d'être d'un sentiment différent, & de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en est pas moins l'Ombre de Ninus: c'est cette Ombre qui inspire des remords.

mords dévorans à sa veuve parricide; c'est l'Ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes nœces. L'Ombre fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, & atterrer la ville de Babylone. Il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mere. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves & les apparitions différentes de cette ame errante, la piece ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrais celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute avec la même sincérité, que les caracteres sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos auteurs; que l'enchaînement des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce & artificieux Assur mis en opposition avec le fier & généreux Ninias, forme un contraste admirable: on déteste le premier, aussi ne lui arrive-t il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à Ninias, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mere; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azema, qu'elle porte des paquets, & que ses qui-proquo soient la cause de la catastrophe. Toute la piece est versifiée avec force; les vers me paraissent de la plus belle harmonie, & dignes de l'Au-

teur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie, que de la voir représenter, parce que le spectre me paraîtrait risible, & que cela feroit contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie & de rire à la comédie.

Du tems de Plaute & d'Euripide,
Le parterre morigéné
Suivait ce goût sage & solide;
Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? les grandes passions me plaisent sur le théâtre: je sens une satisfaction secrète, lorsque l'auteur trouve moyen de remuer & de transporter mon ame par la force de son éloquence: mais ma délicatesse souffre, lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle raisonnable; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puérides. S'il fallait opter, j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation & plus de naturel.

Le sublime outré donne dans l'extravagance; Charles XII. a été le seul homme de tout de ce siècle, qui eût ce caractère théâtral: mais, pour le bonheur du genre-humain, les Charles XII. sont rares. Il y a une Marianne de Tristan qui commence par ce vers:

Fantôme injurieux qui troubles mon repos...

Ce

Ce n'est pas certainement comme nous parlons : apparemment que c'est le langage des habitans de la Lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action. Pour qu'une tragédie me plaise, il faut que les personnages ne montrent que les passions telles qu'elles sont dans des hommes vifs & dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais puiser leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette discussion; je vous parle comme faisait la servante de Molière; je vous rends compte des impressions que les choses font sur mon âme ignorante.

J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre; ce qui est digne de vous: & j'ai été surpris que nous nous soions rencontrés, sans le sçavoir, dans le choix du même sujet. Les regrets que me causait la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au moins après leur mort, un faible tribut de reconnaissance; & je composai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'esprit: mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le mien est en vers, & celui du poëte en prose. Racine n'eut de sa vie de triomphe plus éclatant, que lorsqu'il traitait le même sujet que Pradon. J'ai vû combien mon barbouillage était inférieur à votre éloge. Votre prose apprend à mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je fois de tous les mortels celui qui
importune le moins les Dieux par mes prieres, la
premiere que je leur adresserai sera conçue en ces
termes :

O Dieux! qui douez les poëtes
De tant de sublimes faveurs,
Ahl rendez vos graces parfaites,
Et qu'ils soient un peu moins menteurs!

Si les Dieux daignent m'exaucer, je vous verrai
l'année qui vient à Sans-Souci; & si vous êtes d'hu-
meur de corriger de mauvais vers, vous trouverez
à qui parler. VALE. Dans ce moment je reçois
Nanine.





LETTRE IX.

A VOLTAIRE.

De Berlin, le 11 Janvier 1750.

J'AI vû le roman de Nanine,
Elégamment dialogué,
Par hazard, je crois, relégué
Sur la scène aimable & badine
Où triomphèrent les écrits
De l'inimitable Moliere.

Si la Muse fut la premiere
Sur le théâtre de Paris
Qui donna des graces aux Ris,
Garre qu'elle soit la derniere.

Il terrassa tous vos Marquis,
Précieuses, faux beaux-esprits,
Faux dévots à triple tonsure,
Nobles sortis de la roture,
Médecins, juges & badauds:
Moliere voyait la Nature,
Il en faisait de grands tableaux.

Les goûts frelatés & nouveaux
Qu'introduisirent ses rivaux,

Lassés

Lassés de sa forte peinture,
 A la place de nos défauts,
 Et d'une plaisante censure
 Qui pouvait corriger nos mœurs,
 Sçurent affadir de Thalie
 Le propos léger, la faillie :
 Dont sa Morale est embellie :
 Et pour comble de leurs erreurs,
 Ils déguisèrent Melpomene,
 Qui vient sur la comique scène
 Verfer ses héroïques pleurs
 Dans les atours d'une bourgeoise,
 Languissante, triste & surnoise,
 Disant d'amoureuses fadeurs.

Dans cette nouvelle hérésie,
 On connaît aussi peu le ton
 Que doit avoir la Comédie,
 Qu'on trouve la Religion
 Sous les traits de l'Apostasie.

Comme vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée, personne n'en viendra à bout. J'avoue cependant que vous avez fait de Nanine tout ce qu'on en pouvait espérer; ce genre ne m'a jamais plu: je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie, que d'y voir jouer leurs défauts, & qui sont intéressés à préférer un dialogue insipide, à cette plaisanterie fine qui at-

ta-

taque les mœurs. Rien n'est plus désolant, que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térences & des Molières, & ne se servir du théâtre, que comme d'un bureau général de fadeurs, où le public peut apprendre à dire: *Je vous aime*, de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin, que j'aimerais mieux y être jour^s, que de donner mes suffrages à ce monstre bâtard & flasque que le mauvais goût du siècle a mis au monde.

Depuis Nanine, je n'entends plus parler de vous: donnez-moi donc quelques signes de vie.

Votre Muse est elle engourdie?

L'hiver a-t-il pû la glacer?

Le beau feu de votre Génie

Ne sçaurait-il plus s'élançer?

Ah! c'est un feu que Prométhée

Sçut dérober aux dieux jaloux;

De cette flamme respectée,

Ne parlons jamais qu'à genoux:

Chez vous elle ne peut s'éteindre;

Mais pour que je n'ose m'en plaindre,

J'exige quelques vers de vous.

C'est un défi dans toutes les formes: vous passerez pour un lâche si vous n'y répondez; l'esprit ni les vers ne vous coutent rien; n'imites donc pas
les

les Hollandais qui ayant seuls des cloux de girofle, n'en vendent que par faveur. Horace, votre devancier, envoyait des épîtres à Mécène tant qu'il en voulait. Virgile, votre aïeul, ne faisait pas des poèmes épiques pour tout le monde, mais bien des éclogues. Mais vous, dans l'opulence de l'esprit, & possédant tous les trésors de l'imagination la plus brillante; vous êtes le plus grand avare d'esprit que je connaisse. Faut-il être aussi difficile pour quelques vers de votre superflu qu'on vous demande? Ne me fâchez pas: mon impatience me pourrait tenir lieu d'Apollon, & peut-être ferais-je une satyre sur les avares d'esprit. Mais si je reçois de vous une lettre bien jolie, comme vous en faites souvent, j'oublierai mes sujets de plainte, & je vous aimerai bien. Adieu.





L E T T R E X.

A V O L T A I R E.

QUoi! vous envoyez vos écrits
 Au frondeur de Sémiramis,
 A l'incrédule qui de l'ombre
 Du grand Ninus n'est point épris;
 Qui sur un ton caustique & sombre
 Ose juger vos beaux-esprits?

Ce trait désarme ma colere;
 Enfin je retrouve Voltaire,
 Ce Voltaire du tems jadis,
 Qui sçavait aimer ses amis,
 Et qui, sur-tout, sçavait leur plaire.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois
 de Cirey: je redouble d'envie de vous revoir, de
 parler de littérature, & de m'instruire des choses
 que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais
 mes remercimens de votre nouvelle édition: com-
 me je sçavais vos vieilles épitres par cœur, j'ai
 reconnu toutes les corrections & additions que vous
 y avez faites; j'en ai été charmé: ces épitres é-
 taient belles, mais vous y avez ajouté de nouvel-
 les beautés, & sur-tout quelques transitions qui
 lient

lient mieux les matieres. Ne serait-ce point une faute d'impression que cet endroit, de l'Épître à Maurepas, que voici ?

*Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels, a mis sa confiance.*

Ne faudrait-il pas, *ont & leur* ? Pardon de cesvélles grammaticales, mais j'aspire au purisme & je veux m'instruire.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez ; des vers de la beauté des vôtres peuvent, par leur imposture, faire illusion sur le fond des choses. Je suis curieux de voir Oreste ; comment vous aurez remplacé *Palamede*, & de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie. Si vous pensiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis prévenu pour vous ; il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudissemens : mais se soucie-t-on à Paris que des Vandales & des Barbares sifflent ou battent des mains à Berlin ?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre, me rappelle une anecdote du feu Czar. Pierre I. se mêlait de pharmacie & de médecine ; il donnait des remèdes à ses courtisans malades ; & lorsqu'il avait expédié quelque boyard pour l'autre monde, il célébrait ses obsèques avec magnificence, & honorait leur convoi funèbre de sa présence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers, dans un

cas

cas à peu près semblable : des raisons d'état m'obligent à les exposer en ces périls où ils ont péri : pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épithètes simples & véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Prusse au mois de Juin : mais du premier de Juillet jusqu'au mois de Septembre, je pourrai disposer de mon tems, je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel, je pourrai

Vous admirer & vous entendre,

Et du grand art de Cicéron,

De Thucydide & de Maron,

M'instruire & par vos soins apprendre

Le chemin du sacré Vallon.

Mais, pour y mériter un nom,

Du feu que votre esprit recele

Daignez à ma froide Raïson

Communiquer une étincelle,

Et j'égalerais Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de Madame d'Eguillon a raison ? Si la duchesse produit le testament politique du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le font ni tous les momens, ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces, il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante, & il

mar-

marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de Richelieu rabaisant les grands du Royaume, en établissant solidement l'autorité royale, soutenant la gloire des Français contre des ennemis puissans & étrangers, en étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des Calvinistes, & faisant élever une digue à-travers de la mer pour assiéger la Rochelle: si je me représente cette ame ferme occupée des plus grands projets & capable des résolutions les plus hardies, le testament politique me parait trop puéile pour être son ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jettées sur le papier, peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait; pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à-présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs & des petiteſſes,
 Quelques vertus, plus de faiblesses,
 Font le bizarre composé
 Du héros le plus avisé;
 Il jette un rayon de lumiere;
 Mais ce soleil dans sa carrière
 Ne brille pas d'un feu constant:
 L'esprit le plus profond s'éclipse;
 Richelieu fit son Testament,
 Et Newton son Apocalypſe.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que
 de

de la santé & de la patience à l'auteur de la Henriade: s'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admurerai à Sans-Souci, & je lui en dirai davantage.



LET T R E X I.

A V O L T A I R E.

De Potsdam, le 20 Février 1750.

L A Nuit, compagne du Repos,
De son crêp couvrant la lumière,
Avait jetté sur ma paupière
Ses plus léthargiques pavots:
Mon ame était appesantie
Et ma pensée anéantie:

Lorsqu'un songe, d'un vol léger,
Me fit passer comme un éclair
Aux bords fleuris de l'Elysée:
Là, sous un berceau toujours verd,
Je vis l'Ombre immortalisée
De l'aimable Césarion.

Dans la plus vive émotion,
Je m'élançai soudain vers elle:

„ O ciel! est-ce toi que je vois,
„ Disais-je, ami tendre & fidele?
„ Toi, que j'ai pleuré tant de fois,
„ Toi de qui la perte cruelle
„ M'est encor récente & nouvelle”.

Là dans ces transports véhémens,
Je vole à ses embrassemens :
Mais trois fois cette Ombre si chere,
Pelle qu'une vapeur légère,
Semble s'échapper à mes sens.

„ Le Destin, qui de nous décide
„ Défend à tous ses habitans,
„ Dit-il, d'approcher des vivans ;
„ Mais j'ose te servir de guide ;
„ C'est tout ce que je puis pour toi.
„ Vers ces demeures fortunées
„ Où les vertus sont couronnées :
„ Je vais te mener ; vien, suis moi”.

Là, sous d'ombrages admirables
De myrthes mêlés de lauriers,
Je vis des plus fameux guerriers
Les fantômes incomparables.
„ De ces illustres meurtriers,
„ Fuyons, me dit-il, au plus vite ;
„ Des beaux-esprits cherchons l'élite”.

Plus loin, sous un bois d'olivier,

En

Entremêlés de peupliers,
 Je vis Virgile avec Homere;
 Tous deux paraissaient en colere:
 Je vis Horace qui grondait
 Et Sophocle qui murmurait.

Une Ombre qui de notre sphere
 Dans ces lieux descendit naguere,
 Tous quatre les entretenait,
 Et j'entendis qu'elle contait
 Qu'en ce monde un certain Voltaire
 De cent piques les surpassait.

C'était la divine Emilie,
 Qui jusques dans ces lieux portait
 L'image de ce qu'en sa vie
 Le plus tendrement elle aimait.

Mais ces morts entrant en furie,
 Sentaient encor la jalousie
 Qui lutine les beaux-esprits.

Ils aviserent par folie
 De venger leur gloire avilie;
 Ils appellerent à grands cris
 Un monstre qu'on nomme l'Envie,
 Seche & décrépite harpie,
 Qui hait la gloire & les écrits
 De tous les nourrissons chéris
 De Mars, d'Apollon, de Minerve.

H

Alc

„ Allez, dirent-ils, à Paris;
 „ Sur ce Voltaire & sur sa verve
 „ Exercez toutes vos noirceurs;
 „ Complotez, tramez des horreurs;
 „ Allez foulever le Parnasse;
 „ Que le moindre scribe croasse;
 „ Envenimez les rimailleurs:
 „ Il est coupable, il nous surpasse.
 „ Punissez-le de son audace;
 „ Que sans cesse en butte à vos traits,
 „ Il déteste tous ses succès;
 „ Embouchez le sifflet funeste;
 „ Et soutenant nos intérêts,
 „ Faites sur-tout tomber *Oreste*”.
 Le monstre partit à l'instant;
 Et moi soudain tressaillissant,
 D'abord je m'éveille, & mon songe
 Dans l'obscurité se replonge.

Voilà ce que je songeais dernièrement, & je
 pensais me ranger du parti de ces bons poètes tré-
 passés; il n'ont pas tort d'être de mauvaise hu-
 meur. Vous abusez trop étrangement du privilège
 de grand génie; vous allez à la Gloire par autant
 de chemins qui y mènent: vous me revenez com-
 me ce conquérant qui croyait n'avoir rien fait tant
 qu'il restait encore une partie du monde à con-
 quérir. Vous venez d'entamer les états de Mo-
 lière; si vous le voulez fort, sa petite province
 sera dans peu conquise. Je vous remercie de ce
 nouvel

nouvel Hurpâgor, qui est selon moi une comédie de mœurs; si vous l'aviez faite plus longue, il y aurait eu apparemment plus d'intérêt

Voyez combien je vous ménage; je ne vous importune point pour vous voir à présent; j'attends que Flore ait embelli ces climats, & que Pomone nous annonce d'abondantes moissons, pour vous prier d'entreprendre ce voyage: j'attens que mes lauriers ayent poussé de nouvelles branches pour vous en couronner. Au moins souvenez-vous qu'après le duc de Richelieu, personne n'a des droits plus incontestables sur vous que votre Tudesque confrère en Apollon. *Vale.*

F I N.



H¹ 2²

TABLE

T A B L E

ÉPITRES FAMILIÈRES.

ÉPITRE I. <i>A mon frere Henri.</i>	Pag. 5.
ÉPITRE II. <i>A Polnitz.</i>	15.
ÉPITRE III. <i>A Fouquet.</i>	20.
ÉPITRE IV. <i>A la Comtesse de Camas.</i>	25.
ÉPITRE V. <i>A Jordan.</i>	31.
ÉPITRE VI. <i>A ma Sœur de Bareith.</i>	40.
ÉPITRE VII. <i>A Maupertuis.</i>	46.
ÉPITRE VIII. <i>A d'Argens.</i>	49.
ÉPITRE IX. <i>A Maupertuis.</i>	55.
ÉPITRE X. <i>A Darget.</i>	62.
ÉPITRE XI. <i>A Voltaire.</i>	66.
ÉPITRE XII. <i>A ma Sœur de Bareith.</i>	68.

PIECES DIVERSES.

STANCES IRREGULIERES, <i>sur la tranquillité.</i>	Pag. 74.
VERS, <i>fait dans la Campagne du Rhin en 1734.</i>	79.
STANCES, <i>A Voltaire.</i>	82.
VERS, <i>A Jordan.</i>	84.
DISCOURS, <i>sur les Ignorans.</i>	86.
DISCOURS, <i>sur la Rauffett.</i>	94.
ODE, <i>sur la Gloire.</i>	102.
EPITRE, <i>A Cesarion.</i>	106.
AUX MANES <i>de Cesarion.</i>	110.
A LA BARONNE <i>de SCHWERIN, sur son mariage</i> <i>avec le Schulteis Lentulus.</i>	114.
STANCES, <i>contre un Médecin qui pensa tuer un</i> <i>pauvre Goutteux, à force de le faire suer.</i>	117.
LE MIRACLE MANQUE', <i>Conte.</i>	119.
LE SEREIN ET LE MOINEAU, <i>Fable.</i>	124.

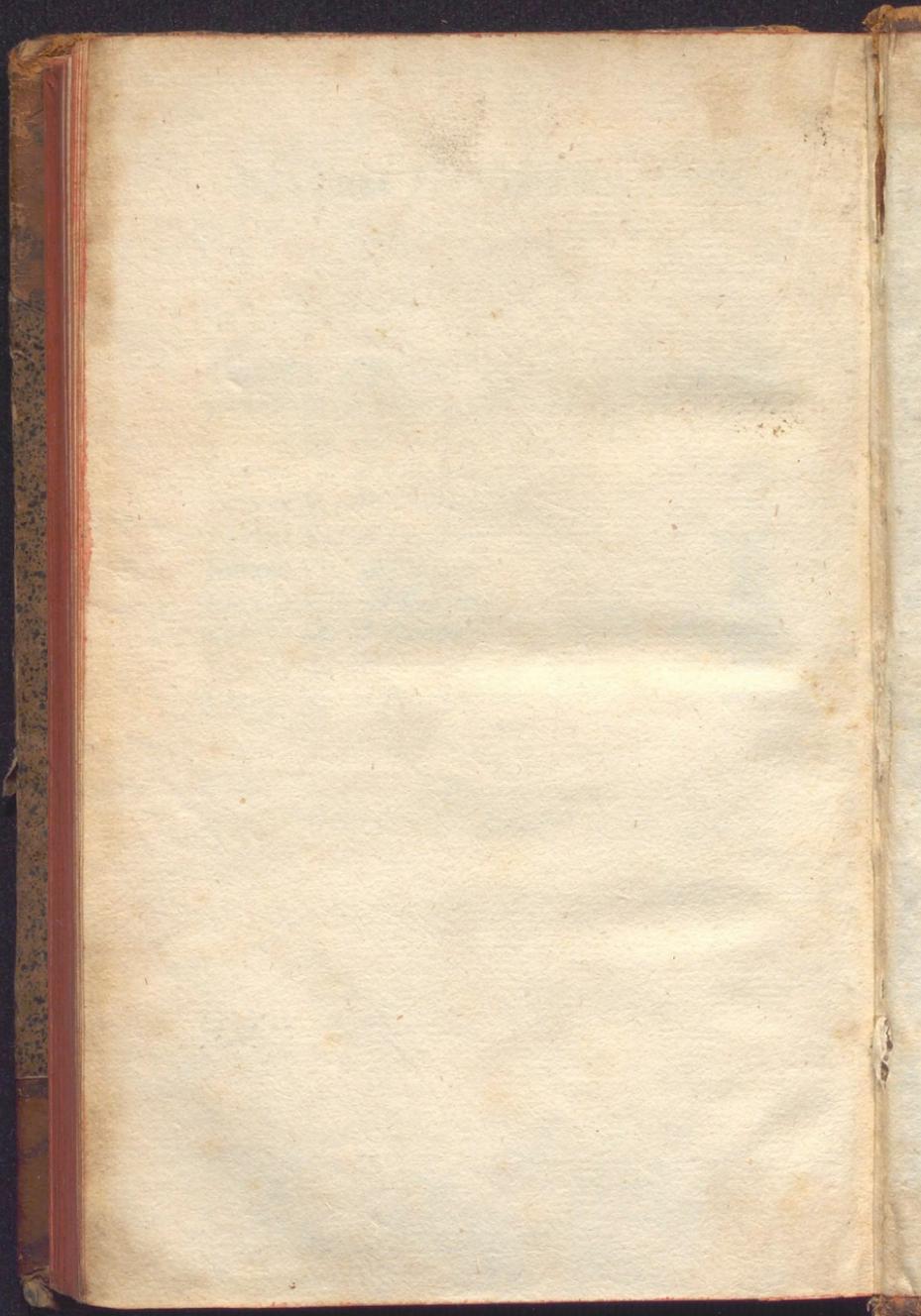
LET-



LETTRES EN VERS ET PROSE.

LETTRE I. <i>A Jordan.</i>	Pag. 127.
LETTRE II. <i>A Voltaire.</i>	129.
LETTRE III. <i>A Voltaire.</i>	133.
LETTRE IV. <i>A Voltaire.</i>	137.
LETTRE V. <i>A Voltaire.</i>	141.
LETTRE VI. <i>A Voltaire.</i>	148.
LETTRE VII. <i>A Voltaire.</i>	151.
LETTRE VIII. <i>A Voltaire.</i>	154.
LETTRE IX. <i>A Voltaire.</i>	159.
LETTRE X. <i>A Voltaire.</i>	163.
LETTRE XI. <i>A Voltaire.</i>	167.

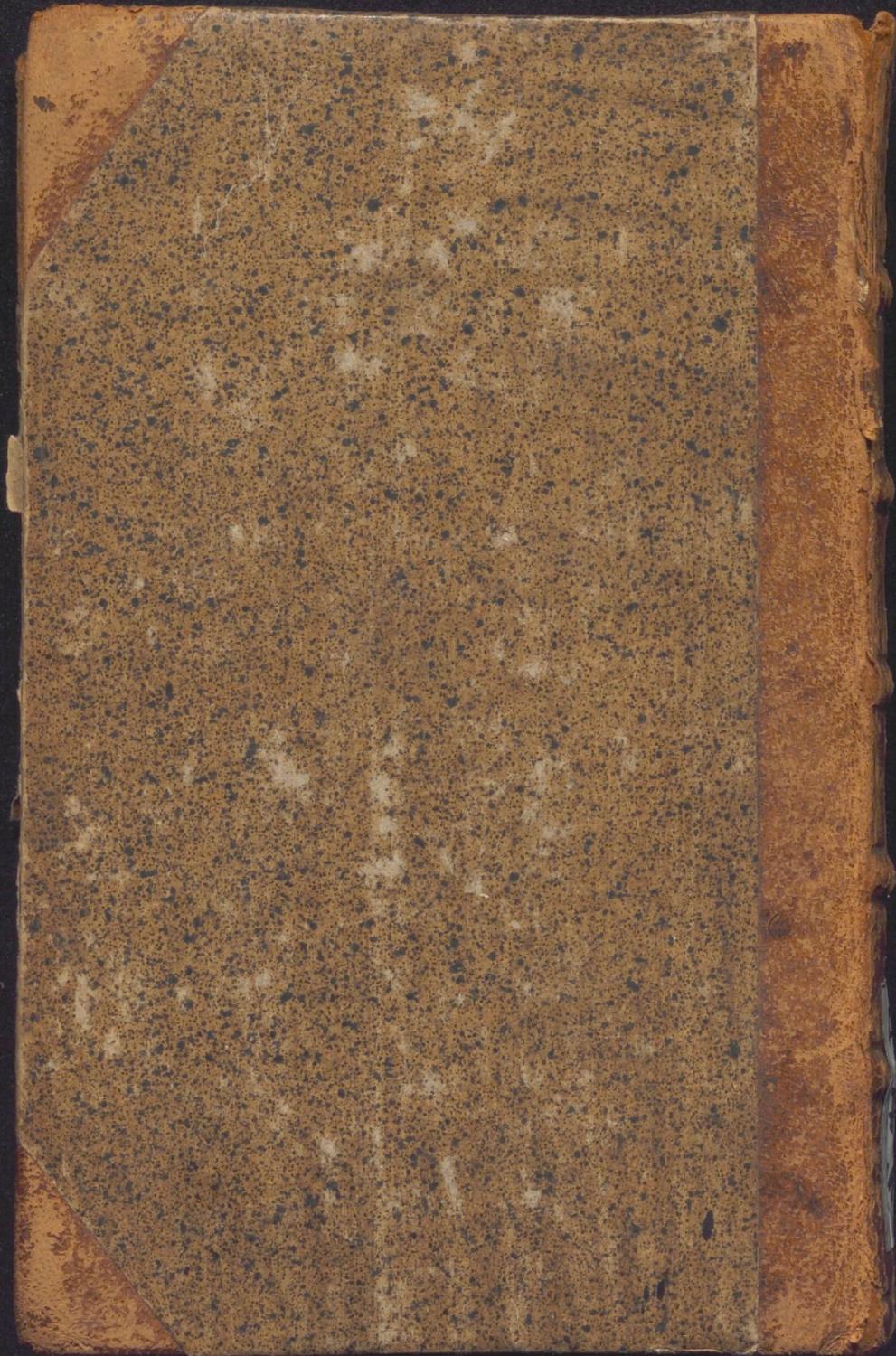




B. 7967 (12)

X 1495690

Wort



O E U V R E S

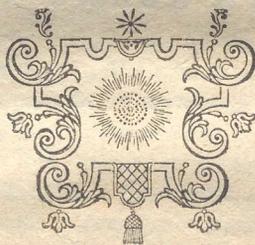
D U

PHILOSOPHE

D E

S A N S - S O U C I .

S E C O N D E P A R T I E .



A U D O N J O N D U C H A T E A U .

Avec privilege d'Apollon

M D C C L X .

xrite

colorchecker CLASSIC

